

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600



Au bout du chemin
suivi de
Écrire l'absence

par

Stéphanie MEUNIER

Mémoire présenté à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Novembre 1996

© Stéphanie Meunier



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-29554-0

Abstract

The first part of this M.A. thesis is comprised of short stories that focus on the theme of essential lack, exploring the process whereby one discovers that something is lacking and the various ways in which one attempts to fill the void.

The second part consists of an essay on creative writing which proceeds from two main questions: first, is it possible to write when “nothing is happening”?; and secondly, can “nothing” be meaningful? In discussing these questions, we will refer to works of *nouveau roman* novelists, as well as those of writers such as Rainer-Maria Rilke, John Gardner, Raymond Carver, Milan Kundera and Peter Handke. Through examining these authors’ views and approaches to characterization, plot and description, we will show different ways of writing a text though one is starting “from nothing”.

Résumé

La première partie de ce mémoire est composée de nouvelles qui ont pour thème général le manque, la prise de conscience d'un manque et les tentatives pour le combler.

La deuxième partie consiste en un essai sur la création littéraire qui a pour point de départ deux questions principales. Nous nous demanderons, premièrement, ce qu'il est possible d'écrire lorsqu'il ne se passe rien, et, deuxièmement, si ce rien peut avoir un sens. Pour répondre à ces questions, nous nous référerons à la vision de l'écriture qu'ont les nouveaux romanciers ainsi que des écrivains comme Rainer-Maria Rilke, John Gardner, Raymond Carver, Milan Kundera et Peter Handke. Nous montrerons, à travers leur vision des concepts de personnage, d'intrigue et de description, diverses façons d'écrire un texte malgré un manque initial.

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, M. Yvon Rivard, pour son encouragement et son aide précieuse. Il a été pour moi un directeur admirable et un professeur marquant.



Table des matières

Première partie : Au bout du chemin

Sorel	1
L'incendie	16
La chatte noire	48
Le chef d'orchestre	55
L'heure du bain	65
Au bout du chemin	75

Deuxième partie : Écrire l'absence

Introduction	85
Personnage	89
Intrigue	93
Description	100
Conclusion	107
Bibliographie	111



Première partie :
Au bout du chemin

Sorel

Sorel

Devant la fenêtre qui donne sur le fleuve il y a une petite table ronde et deux fauteuils d'un tissu vert pâle. C'est là que je suis assise. Je regarde la large bande d'eau grise. Le bateau qui un peu plus tôt me semblait petit parce qu'il était loin vers la gauche est maintenant en face de la fenêtre qui donne sur le fleuve. C'est un énorme bateau qui transporte des conteneurs. Les gros bateaux m'ont toujours fascinée. J'essaie d'imaginer la cale, cette partie du bateau cachée sous l'eau. Cette image d'un bateau si profond avec l'eau sous lui, encore plus profonde, me fait un peu peur. Tout à l'heure, il y a peut-être cinq minutes, il est sorti de la chambre sans parler. Je ne me suis pas retournée. J'ai entendu ses pas presque silencieux sur le tapis épais de la chambre. J'ai entendu la porte s'ouvrir, se fermer, puis le bruit décroissant de ses pas dans le corridor. J'ai pensé me lever, lui dire de rester, courir derrière lui dans le corridor, mais j'étais incapable de faire un geste. Je me sentais comme paralysée, collée au fauteuil, mes yeux ne pouvaient se détacher du fleuve, et je n'ai rien fait. Je fouille dans ma valise, je cherche une cassette. J'emporte toujours toutes mes cassettes avec moi, en voyage. Même celles que je

n'écoute plus et celles que je n'écoute jamais. C'est une de ces cassettes qui n'ont pratiquement jamais joué que je sors de la valise. Un enregistrement que j'ai dû faire vers onze ou douze ans, que je n'ai jamais écouté depuis. Une copie d'un disque emprunté je ne sais trop à qui. Une étiquette blanche, un peu jaunie, est collée sur la boîte. Il y est écrit, de l'écriture ballonnée que j'avais à l'époque : "The Beatles First". J'insère la cassette dans le magnétophone et je pèse sur *play*. Le bateau n'est plus devant la fenêtre et je dois tendre le cou pour l'apercevoir. Il ne me semble plus si gros, maintenant, et je me sens soulagée. La chanson qui joue présentement est très belle, très douce. Je ne me rappelle pas l'avoir déjà entendue. Et je ne sais pas qui chante. Ce n'est ni Paul McCartney, ni John Lennon, ni Ringo Starr, ni George Harrison. Je me rappelle, tout à coup. Le premier disque des Beatles. Ils accompagnaient un chanteur, Tony Sheridan. Je ne sais pas s'il a fait une carrière dans la musique, après. Je ne sais même pas de quoi il a l'air. Il a une belle voix, il doit être beau, assez grand, les cheveux bruns. Ou peut-être pas. Peut-être qu'il est laid, mais avec beaucoup de charme. Sa voix fait assez jeune. Je lui donnerais trente ans. Cet homme doit avoir soixante ans aujourd'hui. Ou même plus. C'est drôle de penser que sur la cassette, sa voix sera toujours celle d'un homme de trente ans. Je commence à avoir hâte qu'il revienne. Il avait l'air songeur, avant de sortir de la chambre.

J'ai peur de vieillir. Ça a commencé quelque temps après avoir compris, vraiment compris, que j'allais mourir un jour. Et que je n'en avais aucune envie. J'avais dix-huit ans. Je nageais, toute seule, dans le lac Saint-Joseph, que j'appelais déjà "mon lac" parce que je croyais que ce qu'on aimait de tout son coeur nous appartenait, et que personne au monde n'aimait ce lac autant que moi. Ça, j'en étais certaine. Oh, je n'avais pas toujours aimé le lac de la même façon, avec la même intensité. Petite, je l'aimais parce qu'il était là, parce qu'il était beau, parce que, lorsqu'il faisait chaud, je pouvais y plonger. Puis, à dix-sept ans, je suis tombée amoureuse, réellement amoureuse pour la première fois. Et c'est à ce moment que les choses ont commencé à changer. Je ne sais pas pourquoi. Je me suis mise à aimer les arbres, l'odeur, après la pluie, de terre et de feuilles moisies, le croassement des grenouilles, les tempêtes de neige et le vent froid qui sait toujours trouver l'endroit du cou qui n'est pas protégé par le foulard. Je me suis mise à aimer tout ce qui m'entourait, avec un petit pincement au coeur, comme une hâte, une nervosité. C'est à ce moment que le lac est devenu mon lac. (J'aimais le lac parce que je savais que je pourrais le perdre.) Enfin, ce jour-là, l'été de mes dix-huit ans, je nageais, toute seule, dans mon lac. Il faisait très beau. Chaud. Humide. Le soleil était brûlant malgré la mince couche de nuages qui couvrait le ciel et qui

rendait les choses autour de moi --les montagnes, les oiseaux, les bateaux-- un peu floues. C'était la fin de semaine. Un samedi ou un dimanche, certainement, parce qu'il y avait beaucoup de bateaux sur le lac. Ça sentait l'eau, c'est-à-dire que ça sentait l'herbe coupée, la terre remuée, le poisson, le bois humide et l'essence. Je nageais. Il y avait un bateau à moteur, peut-être à vingt mètres de moi, qui tirait un skieur. Et à ce moment, ça n'a duré que quelques secondes, j'ai vu ma tête passer dans l'hélice du bateau. Le sang mêlé à l'eau et à l'essence. Je me suis vu mourir, comme ça. Je me rappelle avoir secoué la tête pour chasser l'image. Une hirondelle est passée tout près de moi, j'ai pensé qu'il allait probablement pleuvoir avant la nuit, malgré le soleil. C'était vraiment une journée superbe. Je crois bien que c'était la première fois qu'une telle image s'imposait à moi. J'avais peur que ça soit un pressentiment. Mais de telles images me sont revenues souvent par la suite. Surtout en voiture. Quand je conduis seule, je mets la musique très fort pour ne pas penser. Et je m'attache. Toujours.

J'entends la clef qui tourne dans la serrure. Il revient. La cassette est terminée. C'est drôle, je n'ai entendu que les trois premières chansons. En particulier la troisième, dont je ne sais pas le titre, mais que j'aime bien, surtout quand le chanteur dit : "Will you

still love me tomorrow ?". Je tourne la tête vers la porte, il entre. Il sourit et me prend la main.

--On va manger ?

Il est beaucoup plus vieux que moi. Vingt-deux ans de plus. Ça me rassure de penser que, pour lui, je serai toujours jeune. Il a de petites pattes d'oies au bord des yeux. Ses cheveux sont fins, pâlis par le soleil. Il est assis en face de moi, les avant-bras posés sur la table. Derrière lui, le soleil se couche dans la fenêtre du restaurant et donne au ciel une belle couleur orangée. Il s'appelle André. Je l'ai rencontré il y a deux ans, le jour où j'ai décidé de prendre des cours de piano. Quelqu'un m'avait dit qu'il était bon professeur. J'aime la musique. Mon rêve, c'était de chanter. J'ai toujours voulu chanter, depuis que je suis toute petite, mais je n'ai pas de voix. Je ne pourrai jamais être chanteuse. Ça me suit comme une vieille gomme collée sous le soulier. Comme un manque. Parfois je me dis que si Dieu existait, il ne donnerait pas aux gens des vocations inutiles. Le serveur vient prendre la commande. André a une belle voix grave. De longues mains de pianiste qui bougent peu, toujours avec lenteur.

Je sens bien qu'il voulait me faire plaisir en m'emmenant manger de la gibelotte. Sauf que je ne trouve pas ça très bon. On dirait

une crème de tomate trop épaisse dans laquelle le chef aurait ajouté une boîte de macédoine et du poisson congelé. Les premières bouchées, ça allait. Mais là, ça roule dans ma bouche. Je ne suis plus capable d'avaler. Je regarde un peu partout. Les miettes de pain sur la table, le papier peint fleuri du mur de droite, les traces de doigts sur nos verres. J'ai comme un gros noeud dans la gorge. Je lève les yeux vers lui, presque craintive. Il me regarde et je trouve qu'il a l'air terriblement inquiet. Peut-être que j'ai le visage tout blanc, les yeux ronds, peut-être qu'il croit que je vais m'étouffer. Il dépose sa fourchette à côté de son assiette, sans me quitter des yeux.

-- Ça va ?

Alors j'avale finalement ma bouchée et puis, comme ça, je me sens mieux. Je pouffe de rire, je glousse comme une idiote, j'ai les yeux pleins d'eau, et je ne peux plus me retenir, il faut que je le dise : "c'est dégueulasse !" Les commissures de ses lèvres commencent à trembler. Au début, c'est à peine perceptible. Puis ses yeux deviennent brillants, ses joues rosissent, et puis il rit. Comme moi. Il ne peut plus s'arrêter. Et, avec la tête, parce qu'il ne peut plus dire un mot, il fait signe que oui. Il rit, et c'est extraordinaire. Il n'est plus si grand, il n'est plus si vieux, et pendant quelques secondes, nous avons exactement le même âge.

Je m'étais dit que ces deux jours seraient parfaits. Lui et moi dans une ville où personne ne nous connaît. A l'hôtel. Déjà, la première journée est presque terminée. Le souper est fini. Nous sommes dans la voiture, déjà de retour à l'hôtel. Nous sortons de la voiture, entrons dans l'hôtel, traversons le hall d'entrée. Je frôle de la main un des fauteuils inoccupés. Le tissu a la texture du velours. Nous entrons au bar prendre un digestif. Nous choisissons une table tout près du musicien. Il tire une chaise pour moi, je m'assois. Je regarde ma montre. Il prend place à côté de moi.

-- Es-tu fatiguée ? préférerais-tu aller te coucher ?

J'aime ses yeux gris souris, son regard toujours un peu inquiet.

-- Non. Je ne veux pas dormir.

Le vieux pianiste est petit, plutôt gros, les cheveux courts et gris. Il joue sans agressivité, avec des gestes qui me semblent plein de tendresse, presque de soumission. Il regarde vers nous et pourtant je crois qu'il ne nous voit pas. J'ai les jambes croisées, Je bouge la jambe qui est appuyée sur l'autre au rythme de la musique. Je me sens bien. Sur ma jambe, la robe aux teintes chaudes fait plein de petits plis. On croirait des ailes de papillons, ou encore un immense champ de fleurs. Je sais que je suis dans la lune. Je sens, comme très loin, comme dans un autre temps, le dossier de la chaise sur mon dos, la table sous mon coude. Et André, à côté de moi. Le pianiste joue un cha-cha. Je me lève

et je prends la main d'André.

-- Tu viens danser ?

-- Non, non, je ne sais pas.

-- C'est un cha-cha. Viens, je vais te montrer.

Nous allons sur la piste de danse. Je prends ses mains anguleuses dans les miennes.

-- Tu fais un pas en avant, tu reviens sur l'autre pied, puis tu fais trois petits pas. Ensuite, vers l'arrière. Un pas vers l'arrière, tu reviens, trois petits pas.

Il fait comme moi, d'abord il regarde mes pieds, puis il relève parfois les yeux. Quand la musique s'arrête, il me prend les épaules. Il sourit. Il a deux dents croches, en bas, à droite. Une vers l'arrière et l'autre qui pointe vers l'avant. Il a l'air heureux.

J'aimerais bien pouvoir arrêter le temps. Ne pas voir mon visage se couvrir de rides, mon dos se courber. Ne pas le voir vieillir, lui. Qu'il ne meure jamais. J'aimerais, avant qu'il ne soit trop tard, faire quelque chose de grand. J'aimerais être aimée d'un amour immense, d'un amour qui ne meurt pas, qui ne vieillit pas. Je me trouve complètement stupide. L'alcool commence à faire effet. Le barman essuie son comptoir et derrière lui les bouteilles brillent sous l'éclairage tamisé des petites lumières encastrées du plafond. Le vieux pianiste joue une valse. J'aime les valses. Ses trois temps. Comme s'il

manquait toujours un temps, un temps qui resterait toujours à venir mais qui ne viendrait jamais.

-- Il joue bien. Crois-tu que je jouerai aussi bien, un jour ?

-- Ton problème, c'est étrange, on dirait que tu veux maîtriser, posséder la musique. La musique, il faut la laisser aller. D'abord, c'est vrai, il faut connaître le morceau qu'on joue du bout des doigts. Mais sans avoir peur des variations, des changements. Ne pas craindre les erreurs. Le plus souvent l'erreur est une fausse note mais, parfois, elle peut être une trouvaille. Les plus grands interprètes ne suivent pas les partitions au pied de la lettre. Ils changent la musique. Ils jouent les standards à leur façon. Pour trouver sa façon, il faut avoir confiance et se laisser emporter. Toi qui aimes le jazz, ça devrait te venir assez facilement. Le jazz, c'est avant tout l'improvisation. Une musique qui se laisse influencer, c'est à la fois le swing, le rythm 'n' blues, le gospel, le rag-time ...

Il baille. Je regarde ma montre. Il est presque deux heures du matin. le pianiste ne joue plus et le barman a mis une cassette de ballades. C'est sûrement signe que la soirée tire à sa fin et que bientôt il ne servira plus d'alcool. Bientôt, il va faire sa caisse. André dort debout. C'est drôle, je rencontre toujours des gens qui aiment se coucher tôt. Moi, c'est tout le contraire. La nuit, je ne veux

jamais aller dormir, j'ai toujours envie de faire des tas de choses. Et le matin, je dors le plus longtemps possible. Parfois je me réveille tôt. Je ne suis plus fatiguée, mais je referme toujours les yeux. Comme si je voulais retarder le moment de commencer une nouvelle journée. Si je ne dormais jamais, je me demande si ma vie serait une immense journée sans fin. André se lève.

-- Si on allait dormir ?

La chambre n'est éclairée que par une lampe de chevet. Les rideaux sont ouverts et on peut voir que le soleil va se lever bientôt. Dans deux heures, peut-être trois. Il est trois heures et demie. Le ciel est d'un gris jaunâtre, strié de nuages foncés, presque noirs. Un oiseau chante, un autre lui répond. Je ferme les rideaux et je vais dans la salle de bains, devant le lavabo. J'ouvre le robinet de gauche. Je mets les doigts sous l'eau jusqu'à ce qu'elle soit assez chaude et j'asperge mon visage une fois, deux fois, trois fois. Debout devant le miroir, j'essuie mon visage avec une serviette, j'étends une crème sur ma peau.

Je me couche sous les couvertures, à côté d'André, tournée vers lui. Je le regarde. De la main droite je caresse sa tempe, son épaule, la peau toute douce de la taille et du haut des cuisses, tout

près du ventre. Sa respiration se fait plus lente, plus forte. Il dort. Il est beau. Il semble jeune, a une moue presque enfantine. Il est nu, recouvert d'un drap jusqu'aux hanches. C'est étrange, je peux voir son poulx. Un petit battement au rythme de son coeur qui soulève, environ deux fois par seconde, la peau de son ventre. Comme s'il avait une horloge dans l'estomac. Il se retourne sur le côté, soupire, et pendant quelques secondes, sa respiration est irrégulière. Je retiens mon souffle, je tends l'oreille, en essayant de ne pas bouger du tout, de ne faire aucun bruit. Je me demande ce que je ferais s'il arrêta de respirer, comme ça, cette nuit. Il respire régulièrement à nouveau et je me couche sur le côté. J'éteins la lampe de chevet, je ferme les yeux.

Le temps est superbe. Il fait soleil et la lumière renforce les couleurs des feuilles. Nous décidons de passer la journée dehors. Nous marchons sur la route, le long du chenal du Moine. L'herbe au bord du chemin me fait penser à l'été. Et pourtant c'est l'automne. Autour de nous, il y a plein de couleurs. Les feuilles des trembles sont encore presque toutes vertes, certaines commencent à se teinter de jaune. Certains érables sont rouge vif, d'autres sont orangés ou encore couleur pêche. Les feuilles des ormes sont d'un jaune serin qui contraste étrangement avec leur tronc sombre et fissuré. Il y a peu de couleur rouille encore, la saison est trop jeune, et à peine quelques

feuilles jonchent le sol. Bientôt, dans une semaine ou deux, elles seront nombreuses et craqueront sous les souliers des passants. André a apporté l'appareil photo. Je suis contente. J'adore les photos. Grâce à elles, ce jour d'automne avec lui durera plus longtemps.

Cela fait quelques heures que nous marchons et que nous prenons des photos lorsque nous remarquons que le temps est à l'orage. De gros nuages gris foncé couvrent à moitié le ciel encore bleu. Ça crée un mélange de noirceur et de lumière. Les arbres paraissent lumineux, éclairés par le soleil et entourés de nuages presque noirs. Il vente et les feuilles des trembles sont toutes retournées et montrent leur côté le plus pâle. On dirait des arbres chargés de milliers de grosses gouttes d'eau. Devant nous l'asphalte est noir et luisant, comme s'il avait déjà plu. Nous rebroussons chemin en courant, le plus vite possible, pour rejoindre la voiture avant que la pluie commence. Une grosse goutte me tombe sur la joue, puis sur le nez.

Ce soir, nous ne mangeons pas au restaurant. Nous avons acheté des viandes froides, des salades déjà toutes préparées, du fromage, du vin, des desserts, et nous mangeons dans la chambre. Le repas est sur la petite table et nous mangeons parfois debout, parfois assis sur les chaises ou sur le lit. André a allumé une chandelle et la pluie tambourine dans la fenêtre. Nous parlons. De musique, de travail,

de voyage. Je lui nomme tous les pays où j'aimerais aller, je lui dis l'inquiétude que j'ai de ne pas avoir la possibilité de tout voir. Il me dit que je ne devrais pas m'en faire, que je suis jeune, que j'ai le temps, que j'ai la vie devant moi. Il pleut beaucoup moins fort et j'ai envie de sortir, de me promener en voiture, d'aller voir le fleuve une dernière fois avant notre départ. Je mets mon manteau, je dis à André que je reviens tout de suite. Il a l'air surpris mais il ne dit rien, ne bouge pas.

La pluie vient de cesser. Le ciel est encore plein de nuages gris mais avec des zébrures de ciel orangé. Il est huit heures et quart. Bientôt ce sera la nuit. J'ôte mes souliers. L'herbe est mouillée sous mes pieds nus et des gouttes de pluie tombent sur mes cheveux lorsque le vent passe dans le tremble. Il vente sur l'eau, on dirait que le fleuve a des frissons. Bientôt ce sera la nuit, demain nous partons, mais le fleuve, lui, sera toujours là.

Je monte dans la voiture et j'allume la radio. Une mouette se pose face au fleuve, à côté de la voiture, sur le garde-fou rouillé, l'air bourru, le cou rentré. Elle a des pattes d'un jaune verdâtre, un bec jaune traversé d'une rayure noire, une poitrine toute blanche, une queue noire avec de petites pointes blanches, comme des flèches. Son dos est gris souris et les plumes grises les plus proches de la

queue sont soulevées par le vent. Je trouve qu'elle ressemble au capitaine Haddock mais elle ne ressemble sûrement, après tout, qu'à une mouette.

Tout à coup elle crie en levant la tête. Un camion passe derrière moi, un mince rayon de soleil éclaire le fleuve et à la radio la fille chante "Run baby run, baby run, baby run".

Je suis de retour chez moi. Il fait gris dehors, mais il ne pleuvra pas. D'après la météo, il fera beau demain. Je mets la clef dans la serrure, je réussis du premier coup, ce qui est plutôt rare, je tourne, la porte s'ouvre. Je laisse ma valise dans l'entrée, je m'assois sur le fauteuil. Il m'a dit que ça serait mieux. Qu'il était trop vieux ou que j'étais trop jeune, je ne sais plus, déjà j'ai oublié les mots exacts. Sorel, le fleuve, André, c'est fini, c'est passé, c'est un souvenir que déjà je dois reconstruire et qui se confond avec l'imagination. Je regarde mes mains sèches, les rides que j'ai aux poignets à cause de cette manie de toujours m'appuyer la tête ou le menton sur la main, et il me vient à l'esprit que je vieillis, que c'est moi qui suis trop vieille. Je vais à la salle de bains et c'est comme dans un rêve. Comme si j'étais quelqu'un d'autre et que je me regardais ouvrir la pharmacie, faire couler l'eau

froide, prendre le verre de plastique à côté de la brosse à dents, le remplir et boire, sortir de la salle de bains, prendre dans la cuisine une bouteille de vin et retourner m'asseoir sur le fauteuil, dans le salon.

Les heures passent, je crois. Il fait mi-sombre mi-clair mais je ne sais pas si la journée s'achève ou bien commence. J'ai fait tomber une photo de moi. Moi devant le chenal du Moine. J'essaie de tendre le bras pour la ramasser mais je ne suis pas capable et ma main retombe mollement sur le fauteuil. Je suis fatiguée.

Tout est calme dans la pièce. Sur la table il y a une bouteille vide et c'est tout. Elle est étendue sur le divan. Il n'y a aucun bruit Même pas le bruit d'une respiration. Les rideaux blancs de la fenêtre du salon sont entrouverts et un rayon de soleil éclaire la photo d'une belle jeune femme au regard vif.

L'incendie

L'incendie

Il fait froid ce matin. Je mets mes bagages dans la voiture, je m'assois derrière le volant, je démarre. J'allume le chauffage. Je dois attendre avant de partir car les vitres sont glacées. Avec le côté de ma main droite, je fais fondre un petit rond de givre dans le pare-brise pour pouvoir regarder dehors. L'hiver est arrivé tôt cette année. Trop tôt. Il n'y a pour ainsi dire pas eu d'automne. Les feuilles n'ont même pas rougi. Il a fait si froid qu'elles sont tout de suite passées du vert au brun, qu'elles sont tout de suite tombées. Hier, il a neigé pour la première fois et, sur les trottoirs, là où beaucoup de gens ont marché, la neige et les feuilles forment une sorte de boue brune, surtout près de ces carrés de terre dans le ciment où sont plantés des érables. Je regarde l'hôtel. Je me rappelle, un à un, mes derniers gestes dans la chambre, ce matin, tout à l'heure. Je me suis levée, j'ai regardé les murs de contre-plaqué brun, le tapis rouille et sa propreté douteuse, le grand lit, ses couvertures qui ne nous appartiennent pas. Je t'ai regardé, toi, couché sur le lit, les yeux vitreux, jaunis. Encore vêtu du linge de la veille. Il était neuf heures du matin. Tu venais de te réveiller. Je m'étais réveillée avant toi, peut-être pour la première fois

de notre vie commune. Tu as pris le sac de chips au barbecue déjà ouvert sur ta table de nuit et tu m'as demandé si j'en voulais. J'ai fait signe que non et tu l'as terminé. Je me suis dit "c'est fini la bohème". J'ai ramassé mes vêtements qui traînaient un peu partout, mis mes bijoux dans une boîte à souliers, vidé la table de nuit où il y avait mes papiers et mon maquillage. Je n'ai laissé dans le tiroir que le nouveau testament qui y était quand nous sommes arrivés, il y a deux mois. Dans la salle de bains, j'ai ouvert la petite pharmacie et j'ai pris toutes mes affaires de toilette. Après je suis retournée dans la chambre et j'ai tout mis dans les valises. Tu m'as regardé faire sans dire un mot. J'ai enfilé mon blouson et je suis sortie de la chambre avec mes bagages. J'ai dû rentrer quelques secondes plus tard. J'avais oublié ma brosse à dents. Elle était sur le lavabo, derrière les robinets. Une goutte tombait à intervalles réguliers. Sûrement depuis des années. Il y avait, dans le lavabo, un gros cerne jaune.

Mes vitres sont complètement dégivrées maintenant. Je peux partir. Je roule tranquillement sur la route encore enneigée. J'allume la radio. Il y a une chanson des Classels. Je chante à voix haute les seules paroles de la chanson que je connaisse : "Avant de me dire adieu, consulte ton coeur". Je ris. Si tu m'entendais chanter cela, tu me traiterais sûrement de "quétaine". Je roule depuis environ quarante

minutes, en direction de Sainte-Agathe, là où je vais passer la nuit. Je regarde la neige, la lumière pâle. Je regarde les arbres ployer sous le vent qui semble glacial, je regarde les arbres nus, les arbres sans feuilles. Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, j'ai envie de faire demi-tour. De tourner à droite, dans l'entrée d'un commerce, et de reprendre la 117 Sud. J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose. Je continue malgré cela à avancer vers le Nord. Je baisse le chauffage. Il fait chaud, maintenant, dans la voiture. Je me concentre sur la route, je serre les mains bien fort sur le volant pour rester sur la voie malgré le vent qui tire et pousse la voiture. Je regarde l'heure au cadran du tableau de bord. Il est presque onze heures et demie. Je me sens un peu surexcitée, comme si tout allait trop vite, le temps, la voiture. J'essaie de me rappeler les moments importants de cette dernière année, mais rien ne me vient à l'esprit, comme si je n'avais rien vu, comme si je n'avais rien fait. J'espère que, l'année prochaine, je pourrai voir les couleurs de l'automne et que l'hiver, avant de s'installer pour de bon, attendra son tour, attendra le bon moment. La route, devant moi, semble se poursuivre à l'infini. À ma droite, une pancarte : Sainte-Agathe, 17 kilomètres.

La clé, dans ma main, est froide. C'est la clé du motel numéro cinq. Le chiffre est écrit à la main, au feutre noir, sur le porte-clefs de

plastique. Le garçon, à la réception, un adolescent d'environ quinze-seize ans, m'a dit qu'il ferait froid, peut-être, dans la chambre. La neige et le froid les avaient surpris, ce matin, et ils venaient tout juste de mettre le chauffage. "Inquiétez-vous pas madame, ben vite ça va se réchauffer". J'entre dans la chambre. C'est vrai qu'il y fait froid. Je m'avance dans la pièce et je vais mettre ma main devant le radiateur. Il fonctionne. La chambre est petite. Un lit double, une commode et une table de nuit en stratifié, un téléviseur encastré. Tout est brun. Les panneaux de préfini chêne foncé du mur, les meubles, le tapis, le couvre-lit. C'est laid, comme la plupart des vieilles chambres d'hôtel, comme presque toutes les chambres d'hôtels que j'ai vues. Ce n'est pas salissant, le brun foncé. Je repense au garçon de la réception; il a dit "madame". J'ai déjà vingt-six ans. Bientôt vingt-sept, bientôt trente. J'allume la télé. Je défais mes bagages tout de suite, mais je ne range rien dans les tiroirs de la commode. J'ai envie de voir mes choses autour de moi. Je mets mon petit réveille-matin et mon carnet de notes sur la table de nuit. Cette semaine, je vais commencer à chercher un emploi, louer un petit appartement pour quelques mois, le moins longtemps possible. J'aimerais bien acheter une maison. Une toute petite maison, avec un beau terrain. Une maison de campagne, au bord de l'eau. Avec un foyer, plein de fenêtres. Au début, je n'aurais pas de meuble, mais ça ne serait pas grave. Je meublerais petit à petit.

Je me vois ranger la vaisselle dans les armoires, essuyer le comptoir avec un chiffon "j".

J'allume la lampe de chevet. Une lampe de bois, robuste, avec un abat-jour de tissu. Un tissu orangé. Je crois que c'est du jute. Il n'est que midi et demie, pourtant il fait noir dans la chambre. Dans la fenêtre, le ciel est gris. On croirait qu'il est déjà quatre ou cinq heures. Il y a un écureuil roux par terre, devant la fenêtre. Il semble manger quelque chose. Ses petites pattes de devant, sa petite tête et sa queue, qui couvre son dos, font des mouvements saccadés. Il a de petits yeux noirs, vifs, étincelants. J'ai l'impression qu'il me regarde. Je ferme les rideaux, je m'étends sur le lit.

Je me réveille, j'ouvre les yeux. C'est le matin. Je suis couchée depuis hier après-midi. Les rideaux sont mal fermés et je peux voir, un peu, par la fenêtre, ma voiture stationnée devant la chambre, un bout de route, un morceau de ciel nuageux. Il neige encore. Une petite neige fine. Une neige mouillée, semblable à de la pluie. Un hiver, avant d'entrer au bar où tu travaillais, nous nous étions battus, dehors, pour jouer. Il tombait, ce soir-là, des flocons énormes. Les plus gros que j'aie jamais vus. Tu m'avais fait tomber dans le banc de neige, tu m'avais lancé des boules de neige au visage. En fondant, la neige glissait dans

mon cou. Je riais, toi aussi, c'était froid. Tellement froid que ça brûlait la peau. Je me lève. J'ai les joues mouillées. Je vais dans la petite salle de bains. Je fais couler l'eau de la douche et j'attends qu'elle soit bien chaude avant d'y entrer. Quand j'y suis, je ferme le rideau de douche et le colle au mur de céramique pour que l'air froid n'entre pas. Je fais mousser le shampoing dans mes cheveux. Le rideau se décolle du mur. J'ai froid, malgré l'eau qui est très chaude. Il y a plein de buée dans la salle de bains. Pourtant, le ventilateur fonctionne. J'entends son grondement sourd, son bruit d'hélice, son bruit comme amplifié par l'attention que je lui porte. En sortant de la douche, je m'essuie avec une des deux serviettes blanches du motel. Elle est petite et mince. Rêche. Je ne peux même pas l'enrouler autour de ma taille. Je me brosse les dents, puis je retourne dans la chambre m'asseoir sur le lit, devant le grand miroir qui surplombe la commode. J'ai la peau très pâle. Les yeux d'un bleu délavé. Les cheveux qui me tombent sur les épaules, sans corps, sans vie. Ternes. Ni blonds, ni roux, ni bruns. Les cheveux beiges. J'aurais bien aimé les avoir roux, couleur de feu. Aujourd'hui, je vais appeler mon amie Anabelle. J'ai envie de sortir, de voir des gens. Cette chambre me paraît petite et sombre, malgré les lumières que je laisse continuellement allumées.

Vers vingt-trois heures, les phares d'une voiture

s'approchent du motel. La voiture s'arrête devant ma chambre, devant le motel numéro cinq. C'est Anabelle. Elle me dit bonjour, me raconte sa journée, un peu comme si nous nous étions vues la veille. En fait, notre dernière rencontre remonte à quelques mois déjà. Et, en cinq ans, ces rencontres ont été fort rares. Je n'ai pas été une très bonne amie ces derniers temps. Nous montons dans sa voiture. Je m'attache, Anabelle allume la radio. Elle parle, s'arrête parfois pour chanter, pour rire. Nous passons à côté d'un lampadaire et ses cheveux blonds brillent dans la nuit.

Nous entrons dans un bar de Sainte-Agathe. Un petit bar. Il y fait chaud. Nous nous assoyons. Les tables sont rondes, minuscules, hautes. Entourées de tabourets sans dossier. Je ne m'y sens pas confortable. J'ai mal aux reins. Je bois un sloe gin 7up. Deux personnes se lèvent et vont devant le juke-box choisir des chansons. Un homme entre et vient s'asseoir à côté de nous, à côté d'Anabelle. Il se présente. Daniel. Il nous parle. Il nous fait rire. Il danse un cha-cha avec Anabelle sur *Diana*, qui est, je crois, une chanson de Paul Anka. Il danse bien, avec aisance. Ils sont seuls sur la piste et peuvent faire des figures, des gestes larges. Il porte un pantalon noir qui me rappelle celui que tu mettais pour aller travailler. J'ai l'impression qu'il la trouve de son goût, Anabelle. Pourtant, dix minutes plus tard,

lorsqu'Anabelle est partie aux toilettes, il s'approche de moi, me sourit. Il me dit qu'Anabelle est tout à fait son genre de fille; blonde, plutôt dodue, petite, rieuse, mais que ce n'est pas elle qu'il regarde ce soir. Il dit qu'il me trouve belle, malgré ma maigreur. Il dit que j'ai quelque chose de spécial. Une grande douceur. Je le trouve plutôt effronté. J'ai hâte de sortir d'ici. Je ne suis pas maigre, pas maigre du tout. Je ne lui dis rien. Je détourne les yeux vers la barmaid. Je commande un cognac.

J'ouvre les yeux sur mon réveille-matin. Il est dix heures, il fait soleil. J'ai un peu mal à la tête. Hier soir, j'ai trop bu. Je crois bien que j'ai fait une folie. Il portait un pantalon noir. Il était laid. Je trouvais qu'il avait l'air d'un tueur. Pourtant, je suis partie avec lui. C'est lui qui est venu me reconduire ici. Je suis montée dans sa voiture. Une petite voiture rouge avec, sur le capot et autour des portes, des taches de rouille. Quand il a voulu m'embrasser, je l'ai laissé faire. J'ai posé ma main sur sa jambe, sur son pantalon noir.

Les petites vagues clapotent sur l'énorme quai de ciment où, du 15 mai au 25 octobre, je l'ai lu dans le guide touristique des Laurentides, les touristes peuvent faire le tour du lac des Sables, le plus grand lac de Sainte-Agathe, avec les bateaux Alouette. Je respire par la bouche. Une buée se forme dans l'air, sort de mes lèvres comme

un jet de fumée. Un proverbe me vient à l'esprit. Il n'y a pas de fumée sans feu. Au dessus de ma tête, un cri. Je lève les yeux. Des mouettes blanches tournoient au-dessus du quai, se posent près des grosses poubelles ou sur les rives du lac. Elles mangent les déchets à peu près comestibles laissés par les passants.

Le soir, je vais rejoindre Anabelle dans un bar, à l'entrée d'un petit village que je ne connais pas, Saint-Adolphe. Anabelle habite ce village depuis deux ans, mais je n'y suis jamais venue. Quand nous nous sommes connues, elle habitait, comme moi, le nord de Montréal.

Anabelle est déjà là lorsque j'arrive. Elle m'attend devant la porte. Nous entrons ensemble. La salle est grande. Il n'y a pas beaucoup de monde. Trois couples, assis aux tables, deux hommes d'une quarantaine d'années qui jouent au pool, un vieillard qui boit de la *Dow* (C'est bien la première fois de ma vie que je vois quelqu'un boire ça), une femme sans âge, le regard fixe, qui boit ce qui me semble être du rhum and coke.

Nous nous assoyons à une table, environ dans le milieu de la salle. Je commande une *O'Keefe*, Anabelle une *Molson dry*. Le vieil homme qui boit de la *Dow* se lève et s'assoit tout au bout du bar, devant la machine de poker électronique. Il tend un billet de vingt dollars à la barmaid qui lui remet deux rouleaux de vingt-cinq sous. De

la main droite, il insère une à une les pièces dans la fente, la main gauche agrippée à la bouteille de bière qu'il porte fréquemment à sa bouche. Je jette un coup d'oeil aux musiciens. Ils sont assez bons et jouent, pour l'instant, un vieux rock des années cinquante. La serveuse arrive avec les bières, nous payons. Anabelle me parle. Elle a toujours des aventures incroyables à raconter. Je glisse les doigts sur mon verre de haut en bas, pour enlever la buée. Je le fais tout autour. Le verre est luisant. Mes doigts, eux, sont glacés. Je lève les yeux, je regarde, sur la scène, le chanteur. Il est plutôt petit. Ses cheveux brun foncé, assez longs, sont attachés. Il a une moustache. Il porte un pantalon noir et un veston, noir également. Sous le veston, un T-shirt blanc. Il chante en souriant, ses yeux brillent, il bouge bien. Souvent, il lève le bras et fait un geste sec de la main, un peu comme le ferait un chef d'orchestre pour, peut-être, indiquer à ses musiciens le rythme voulu, pour ponctuer la musique. Il chante maintenant *long train runnin'* des Doobie Brothers. Il me sourit. *Without love, where would you be now ?* Quand les musiciens ont fini leur set, ils descendent de l'estrade. Le chanteur s'avance vers le bar; il fait de petits pas rapides, la tête haute, le dos un peu courbé vers l'arrière. Il a l'air sûr de lui, presque arrogant. Tous les regards se posent sur lui, le suivent. J'entends mon coeur qui bat. Je sens les veines sous mes tempes. Je ressens une sorte de jalousie, d'envie. J'aimerais être cet homme. J'ai ressenti cela pour la

première fois vers neuf ou dix ans, pour une petite fille de mon âge. Elle était fraîche, vive, paraissait toujours pleine, quasi étouffée, étranglée de bonheur. Elle laissait à tout moment, sans raison apparente, échapper un gloussement, un rire en cascade. Elle avait une voix puissante, grave pour une fille de son âge, peut-être même un peu vulgaire. Et elle parlait sans arrêt des garçons, de baisers qu'elle leur avait pris. Sans gêne, sans pudeur. Et sa façon de marcher, d'un pas agile, la poitrine haute, avec arrogance, comme un chat qui se pavane, fier, avec dans la gueule le cadavre de sa proie. Je me tourne vers Anabelle. Il est temps que je parte. Je me lève, je lui dis au revoir et je sors. En fermant la porte de l'hôtel, j'entend les musiciens qui recommencent à jouer.

Je monte dans ma voiture, je démarre. Je me sens nerveuse. Je n'ai pas vraiment envie d'aller tout de suite dormir. Le chanteur, je ne sais pas trop pourquoi, mais il te ressemble. Beaucoup. Je suis contente d'avoir au moins quinze minutes de route à faire avant d'arriver à Sainte-Agathe. Je n'ai pas envie de rentrer toute suite. Je mets la musique le plus fort possible. La basse presque au maximum. J'aime sentir le rythme de la musique, que la voiture en vibre. Et je chante. De toute ma voix. Personne ne peut m'entendre. Je suis seule. Seule dans la voiture, seule sur la route. Je rêve. Toi et moi, nous

nous sommes rencontrés il y a six ans, en septembre. Le 16 septembre. À Sainte-Marguerite, dans une auberge où je passais la fin de semaine. Un jour ensoleillé et frais. Ce jour-là, nous nous sommes assis dehors, au bord de l'eau. Les feuilles des arbres, dans les montagnes, commençaient à changer de couleur. Je t'ai dit que je trouvais ça beau, le mélange du vert de l'été et puis du rouge, de l'orange et du jaune de l'automne. Comme des flammes dans les montagnes. Tu m'as souri. Je me rappelle bien ton sourire, rapide, distrait. Je te voyais grand. Tu ne l'étais pas. J'avais laissé mes yeux errer, ce premier jour, sur tes épaules à la fois fortes et rondes. Sur ton regard sombre. Sur ton visage. Rond comme la pleine lune. Déjà, cette impossibilité de ne pas te voir, de ne pas te regarder. Sur le lac, plusieurs bateaux-pontons se suivaient, ces bateaux que la plupart des gens appellent des balades. Ils étaient tous décorés de banderoles blanches. Dans la première balade, il y avait un couple de jeunes mariés et quatre personnes plus âgées. Leur parents, sûrement. Ils venaient à l'auberge pour la réception. Nous les regardions, assis sur le terrain de l'auberge, avancer vers nous. La mariée était très belle dans sa robe blanche. Tu m'as demandé si je voulais des enfants. J'ai dit oui. Tu portais un gros chandail de laine gris. J'aurais bien aimé y entrer. Il faisait frais. Tu t'es levé pour aller au bar nous chercher deux verres de vin. Il y avait une belle feuille rouge par terre, à quelques pas de moi. Je suis allée la

chercher. Je me suis assise et j'ai gardé la feuille dans ma main. Tu es revenu avec les deux verres de vin blanc, tu m'en a tendu un. Nous avons bu en regardant le lac et les montagnes, sans parler. J'avais chaud, tout à coup. J'étais légèrement ivre. C'était la première fois que je buvais du vin l'après-midi. J'avais faim, je n'avais pas diné. Quand je suis rentrée dans ma chambre ce jour-là, j'ai mis la feuille rouge entre les pages de mon petit Robert. Quand je t'ai quitté, il y a trois jours, il n'y a que trois jours, quand je suis partie de la petite chambre minable de Montréal où nous avons habité deux mois, l'image de ce lac et de ces montagnes était là, dans ma tête, et c'est cette image qui m'a fait prendre la direction des Laurentides. J'ai eu envie de trouver un lac à moi, un lac semblable à ce lac que nous avons aimé ensemble, un lac différent de ce lac que nous avons aimé ensemble.

Quand j'arrive à ma chambre, je suis épuisée. Je me couche tout de suite. Toi et moi, nous avons souvent couché dans de petites chambres d'hôtel aux murs grasseux, aux tapis qui sentaient le désinfectant et l'insecticide, aux draps couverts de cernes jaunes. Pourtant, jamais une chambre ne m'a paru plus laide que celle-ci. Je ferme les yeux puis je tends le bras gauche et cherche à tâtons l'interrupteur de la lampe de chevet. J'éteins.

Le téléphone sonne, me réveille. C'est déjà le matin. J'ai l'impression d'avoir à peine dormi. Je réponds à la deuxième sonnerie, tout ensommeillée. C'est Anabelle. Elle me demande si je veux encore sortir ce soir. Évidemment, je réponds oui. Tout de suite. Sans réfléchir. Pourtant, je déteste les bars, je déteste l'alcool. Je donne rendez-vous à Anabelle à vingt-trois heures trente, au bar où nous sommes allées hier. Je me sens bien, j'ai envie de faire des folies. En raccrochant le téléphone, je prends une douche, je m'habille, je prends mes clefs sur la commode, j'enfile mon manteau et mes bottes et je sors. Une fois en voiture, je roule jusqu'au Carrefour du Nord, prise d'une rage soudaine de magasinage. En même temps, je pourrai voir un peu la ville de Saint-Jérôme, regarder les logements à louer, les maisons. Je pourrais peut-être y vivre. C'est une ville, trouver un emploi y serait peut-être plus facile que dans la région de Sainte-Agathe. Je ne magasine pas longtemps. Il y a beaucoup de monde au Carrefour du Nord. Des vieux assis sur les bancs, des adolescents debout autour des cendriers, des couples, des groupes d'amis, des femmes qui tirent leurs enfants, le petit poignet dans la main ferme, le bras de la mère tendu vers l'arrière, celui de l'enfant vers l'avant, vers le haut. Je traverse la grande surface de chez Sears, les vêtements, les souliers, les odeurs de parfum, non merci je ne veux pas de carte Sears, les sous-vêtements, les robes de nuits et les pyjamas, j'ouvre la porte. De l'air. Je regarde

ma montre, il est presque treize heures. Je retrouve ma voiture dans le grand stationnement bondé. J'ouvre la portière, je m'assois sur le siège de cuirette bleue. Je me dirige vers le centre-ville. Le volant est froid sous mes mains. La plupart des maisons que je vois sont en brique. Elles sont toutes très rapprochées les unes des autres, toutes à peu près de la même hauteur. Elles font face à la rue, n'en sont séparées que par un petit trottoir. Je m'arrête à un dépanneur, j'achète un sandwich aux cretons et un petit 7up. Je vais manger dehors, même s'il fait froid, au bord de la rivière du Nord. Une jolie promenade de bois a été construite le long de la rivière. Cela semble assez récent. Il y a un gazebo et, à plusieurs endroits, des bancs, des lampadaires. Je m'assois sur un banc, je défais l'emballage de plastique et j'entame le sandwich. La rivière n'est pas gelée. À quelques mètres de moi, vers la droite, se trouve un petit barrage, surplombé par une route. À cet endroit, l'eau coule rapidement. Il y a de gros bouillons blancs. Devant moi, c'est plus calme. L'eau est brunâtre. À plusieurs endroits, une mousse jaune, parfois même orangée, flotte, poussée lentement par le courant. Mon sandwich est pâteux. Je prends une grosse gorgée de 7up et je me lève, m'approche de la clôture de bois pour voir la rive du cours d'eau. Je vois un vieux pneu, un verre de plastique et un sac de Humpty Dumpty. Il vente. L'odeur qui vient de la rivière me semble acidulée, étrange. Je jette le reste de mon dîner dans une poubelle de bois et je

retourne à ma voiture. C'est laid Saint-Jérôme.

La neige est devenue pluie et le mouvement régulier des essuie-glaces me fait penser à des enfants qui, chacun avec un seau de métal, puiseraient l'eau d'une rivière pour la jeter derrière eux, sur un feu qui ne s'éteindrait pas.

Il est minuit, dans ce bar de Saint-Adolphe. Anabelle connaît tout le monde. Elle ne reste pas en place cinq minutes. Elle passe des uns aux autres, tout sourire, avec parfois dans les yeux les lueurs du flirt. Je m'avance vers le chanteur. Il faut que je lui parle, on dirait que c'est plus fort que moi. Je lui dis qu'il chante bien, que j'aime beaucoup ce qu'il fait. Il me remercie. Je lui dis qu'il ressemble à mon ex. Ça lui rappelle *Femme ou fille* de Claude Dubois. Il en chante un petit bout : *Tu ressembles à mon dernier chagrin* . Nous rions. Il se présente. Il s'appelle Michel. Je regarde par la fenêtre. Il neige un peu. La neige, qui semble douce, molle, légère, couvre à peine la route, les voitures. Je me sens bien. Il fait chaud. Il est deux heures et quart, Michel se lève pour retourner jouer, moi je retourne à ma place. Anabelle me regarde comme si j'étais un peu folle. "T'es allée lui parler !" Elle n'en revient pas. C'est vrai que ce n'est pas mon genre. J'écoute les musiciens, je les regarde. J'ai toujours eu une grande fascination pour la musique, les

spectacles. Je veux tout voir, ne rien manquer. Je veux être là pour regarder les musiciens installer leur équipement. Je veux rester jusqu'à la toute fin, voir le chanteur débrancher son micro, les musiciens éteindre le "mixer" et le piano électronique, le drummer ranger ses baguettes. Il est trois heures, les musiciens ont terminé. Je regarde, après leur départ, les hauts-parleurs, les instruments fermés, recouverts d'une toile, les fils qui traînent sur la scène poussiéreuse, sur la scène vide. J'aurais bien aimé que la soirée ne se termine jamais. J'aurais aimé, comme c'est presque toujours le cas après un spectacle, qu'il y ait un rappel, puis un autre, puis un autre. J'aimerais que les fins n'existent pas.

À trois heures et demie du matin je sors du bar. J'ai trop bu. Un verre après l'autre. Essayer d'éteindre cette brûlure dans ma gorge. Gorgée après gorgée. Et la brûlure qui reste là. Je démarre la voiture. Je ne veux pas partir tout de suite. Trop dangereux. L'alcool au volant. J'attendrai le temps qu'il faudra avant de retourner à Sainte-Agathe. Le bar, à ma droite. La porte s'ouvre et il sort. Michel. Il s'avance vers moi. J'ouvre ma porte. Je lui dis que j'ai trop bu, que je veux aller marcher. J'éteins le moteur, je mets les clés dans ma poche et je sors du véhicule. Nous allons marcher ensemble. Nous allons jusqu'au bout du chemin, jusqu'au mont Avalanche. Le sol est dur sous mes pas. Sur

le chemin du retour, Michel m'arrête, me prend dans ses bras. Et nous dansons, sur le chemin du mont Avalanche, à quatre heures du matin, sans musique, ou peut-être avec la musique dans notre tête. J'ai froid, avec ma petite jupe, mes bas nylon et mes souliers fins. Nous retournons à la voiture. Nous nous assoyons. Je redémarre et je mets le chauffage. Après quelques minutes il fait chaud. Presque trop chaud. Je tremble comme une feuille. Je ne sais pas si c'est d'avoir pris froid qui me fait trembler comme ça. Un peu plus tard Michel sort de la voiture, me dit au revoir. Je remarque pour la première fois que ses pantalons sont usés. Luisants. Il ferme la porte et la vitre de la fenêtre vibre. Ça me rappelle une nuit, en novembre, il y a deux ans. Il faisait froid. La fumée montait, droite, des cheminées. Ce soir-là, nous avons pris la ruelle pour rentrer à l'appartement, un meublé où nous avons habité quelques mois, dans le quartier Villeray. C'est toi qui avais choisi. Le quartier. L'appartement. Ce soir-là, nous avons monté l'escalier de secours en métal rouge. J'étais derrière toi. Tu tanguais. Tu te tenais des deux côtés à la rampe glacée. Le bruit de nos souliers sur les marches me paraissait très fort, amplifié par le silence de la nuit. Tu es arrivé à la galerie du troisième étage, devant notre porte-patio. Elle était difficile à ouvrir. Tu as poussé un peu trop fort, peut-être as-tu voulu t'appuyer sur la porte pour ne pas perdre l'équilibre. Elle est tombée dans l'appartement, dans le salon. La vitre s'est fracassée,

brisée en mille miettes sur le plancher de bois. Mille étincelles. J'ai continué à entendre le bruit de la vitre qui se brisait longtemps après que tu fus entré dans l'appartement, longtemps après que tu te fus étendu tout habillé sur le lit. Je me suis agenouillée dans le salon. Le plancher était poussiéreux. J'ai ramassé les milliers de petits morceaux de verre. Je les ai mis dans un sac de poubelle. En me relevant, j'ai vu que je m'étais coupé la main. Je suis allée dans la cuisine et j'ai passé ma main sous l'eau. Ça brûlait. Mon sang a coulé pendant quelques secondes sur l'acier inoxydable de l'évier. Devant moi il y avait le mur blanc et les armoires recouvertes d'une couche de peinture blanche qui tentait de cacher le bleu des anciens locataires. Toi, tu dormais.

Je déplie ma carte des Laurentides. Je repère Sainte-Agathe. Aujourd'hui, je vais aller plus au Nord. Aller voir Saint-Faustin, Saint-Jovite, La Conception, Labelle, l'Annonciation. Peut-être même aller jusqu'à Mont-Laurier. Je fais mes bagages, je les mets dans la voiture et je passe à la réception remettre la clef.

Mont-Laurier, c'est laid comme c'est pas possible. Pourtant, il y a de beaux lacs, de belles rivières, des sapins, des pins blanc, des pins rouges, des érables à sucre, parfois, et des bouleaux blancs. Mais plus de montagnes. Le plat, partout, tout autour de moi. Les maisons, au bord de la route, sont construites sur des terrains sans arbres. Ici, une maison aux murs de papier brique, avec une galerie de guingois, sans rampe, à laquelle on accède par deux marches de béton de hauteurs inégales. Là, une maison aux murs de planches mal jointées, avec une cheminée de tôle qui sort du toit, une cheminée rouillée. Plus loin, une grande maison de pierre grise avec de petites fenêtres guillotines, minuscules pour la grandeur de la bâtisse. Un chien s'élançe au bout de sa chaîne, jappe furieusement vers la voiture, ma voiture. La lumière baisse. Il doit être environ quatre heures. Je ne distingue plus très bien les maisons. À l'ouest, les nuages prennent une couleur orangée. Je ne reste pas à Mont-Laurier. Je reprends la direction du Sud. À la radio, une chanson de Dan Bigras.

Enfant, délice, femme et complice

Tu mets le feu à mon paysage

Pitié, folie, vengeance, oubli

Mon seul pays c'est ton visage

J'arrive à Labelle, j'entre dans le hall d'un hôtel, près de la Rivière Rouge, louer une chambre pour la nuit. Les quatre personnes dans la salle me regardent. Des pieds à la tête. Comme si j'étais une étrangère. Comme si je n'avais rien à faire là. La préposée quitte sa chaise à regret. Avance vers moi. Elle marche lentement. Elle ne me sourit pas, ne me dit pas bonjour. Elle prend mon argent et me remet une clef. Je quitte le hall rapidement et je vais dans la chambre. Je ne défais pas mes bagages. Je m'étends sur le lit. Il grince. Couchée sur le dos, je regarde le plafond de tuiles acoustiques. Les tuiles acoustiques, c'est pas cher, et puis les petits trous absorbent le bruit. Quand elles sont neuves, elles sont blanches. Avec le temps et la fumée des cigarettes après l'amour, les tuiles acoustiques des chambres d'hôtel jaunissent. J'essaie de compter le nombre de trous qu'il y a sur une tuile. À vingt-sept trous, je ferme les yeux. J'ai mal au coeur.

J'ai sur le visage un rayon de soleil. Mon front est mouillé par la sueur. Je me lève en plissant des yeux. Je m'arrête devant la fenêtre.

Je regarde le ciel, un immense ciel bleu sans nuages. Je mets mon manteau, mon foulard, je prends mes bagages et je pars. Sans prendre le temps de me laver, de déjeuner. Il fait beau. Je vais aller visiter Saint-Adolphe, ce village où habite Anabelle, ce village que je n'ai encore vu que la nuit. De Labelle à Sainte-Agathe, une route plate, d'énormes rochers gris tranchés, des deux côtés de la route. Une bande d'asphalte à travers les montagnes. A Sainte-Agathe, j'emprunte la 329. Je commence à connaître le chemin. Ses courbes, ses bosses. L'asphalte est usé. Presque blanc. La ligne jaune entre les deux voies est très pâle. Les lignes blanches, des deux côtés de la route, ne sont visibles que par intermittence. À ma droite, le lac de la Montagne, que je vois partiellement, à travers les sapins, les épinettes et les bouleaux. Je chante.

C'est long comme mille et une nuits arabes

À flyer su' mon chameau,

Le turban tombé su' mes yeux.

J'm'en vas chercher de l'eau, de l'eau

D'un siau percé pour arroser

Les pépites de ton coeur, de ton coeur.

À ma gauche, il y a le lac Saint-Joseph. Puis le village. Je gare ma voiture devant un petit centre commercial. Je marche dans le village de Saint-Adolphe. C'est un village construit en long, des deux côtés de la route principale, le chemin du village. Je resserre mon foulard autour de mon cou. Il fait froid. Il fait soleil. Un vieil homme maigre et courbé marche sur le même trottoir que moi mais dans la direction opposée. Il avance lentement vers moi. Lorsque nous nous trouvons à environ un mètre l'un de l'autre, il me fait un signe de la main. Il n'a pas de gants. Ses mains sont sèches, ridées, craquelées par l'âge et le froid. Je le reconnais. C'est l'homme qui boit de la *Dow*. Tout à coup, le village me semble beau. La lumière du soleil ne brûle plus mes yeux. Même l'énorme bar des Pins, à côté de moi, avec ses murs de bois pâlis par le soleil, est presque joli. Je souris au vieil ivrogne. Je souris au bar des Pins, aux deux pancartes qui ornent l'hôtel. Celle où il manque un lettre et sur laquelle on peut lire Bar resta rant des Pins et l'autre, avec sa faute, Chalets à loués. Je souris au stationnement enneigé, à la vieille buick bleue, à la clôture crochie, au trottoir de béton. Le vieil homme qui boit de la *Dow* m'a reconnue, m'a fait un signe de la main. Je regarde mes pieds dans le soleil, sur le trottoir de béton de Saint-Adolphe d'Howard. Je ne sens plus le froid sur mes joues, je ne sens plus cette chaleur au ventre qui, depuis des mois, peut-être même des années, était là, comme un serpent qui dort,

enroulé, et qui parfois se réveille.

J'entre dans une épicerie. Le babillard, dans l'entrée, est couvert de petites annonces. Des bouts de papier de différentes couleurs, de différentes grosseurs. J'en lis quelques-unes. *Garderais enfants chez moi, ski presque neufs à vendre, maison à vendre dans le village \$90,000, Trouvé chien mâle adulte dans la montée d'Argenteuil, Bord de l'eau -- Maison à louer au lac Saint-Denis.* Je retiens le numéro de téléphone de la dernière annonce. Il n'y a pas de téléphone public dans l'épicerie mais la caissière me permet d'utiliser le téléphone du commerce. Dix minutes plus tard, une vieille dame arrive en camion rouge, avec trois gros chiens. Un Bâtard noir et blanc, un Labrador blond et un berger anglais presque entièrement gris. C'est la propriétaire de la maison à louer. Au bord du lac Saint-Denis.

Je ne prends pas ma voiture. Je monte dans le gros camion rouge, je m'assois à côté de la vieille dame sur la banquette de cuir marqué par les griffes des chiens. Le gros chien gris aux poils ébouriffés qui lui cachent presque totalement les yeux pose sa tête sur le dossier de la banquette, entre sa maîtresse et moi. Je lui gratte le

dessus de la tête, j'écarte les poils de son visage. Il a de grands yeux tristes, comme noyés. La dame me parle de Saint-Adolphe, sans arrêt, sans reprendre son souffle, comme si elle n'avait pas parlé depuis des années.

-- À l'origine, on a voulu cultiver les terres, mais le sol n'est pas bon ici. Acide, rocailleux, impropre à l'agriculture. Si Saint-Adolphe existe encore, c'est peut-être grâce à son altitude. À l'époque, on envoyait les gens se refaire une santé à la campagne. À Sainte-Agathe surtout. Mais Saint-Adolphe, c'est pas loin alors... Et puis c'est calme, l'air est pur. Et c'est haut. C'est pour son altitude aussi qu'il y a eu une base militaire à Saint-Adolphe, au lac Saint-Denis. De la maison, vous allez la voir. Ça aussi ça a amené du monde. Mais aujourd'hui, plus de base militaire. Ce qui fait vivre le village maintenant, c'est les touristes. Il y en a de moins en moins, de touristes. La récession, vous comprenez, les gens sortent pus. Comme il y a de moins en moins de touristes, il y a de moins en moins d'argent pour construire de quoi les attirer. Finalement, à Saint-Adolphe, il reste surtout des retraités qui veulent avoir la paix et des gens de la ville qui viennent seulement les fins de semaines et pendant les vacances, pour se reposer.

Je la regarde. Elle conduit d'une seule main, repousse souvent de l'autre une mèche de ses cheveux blonds et gris qui lui tombe dans les yeux.

-- Vous connaissez bien votre coin !

-- Oh, moi, je viens pas d'ici. C'est sûrement pour ça que ça m'intéresse, l'histoire du village. Les gens d'ici, ils savent rien. Ils connaissent rien. Ils se plaignent quand ça va mal, ils oublient de regarder comme c'est beau.

Le camion tourne à gauche dans une entrée étroite bordée de myriques baumiers. La dame éteint le moteur.

-- C'est ici, c'est la maison.

Ce n'est pas une maison mais un chalet. Pas de sous-sol; comme si le plancher était posé directement sur la terre. Le terrain est plat, presque entièrement entouré d'eau. Au printemps, lors du dégel, le petit terrain doit être imbibé d'eau. Il y a beaucoup d'arbres. Quelques sapins, un jeune bouleau à l'écorce d'un gris doré, des trembles, comme il y en a souvent sur les terrains humides, et, tout au bord du lac, plusieurs thuyas. Le chalet est blanc. En bois. Une seule marche mène à la porte. Une marche démesurément haute. La porte moustiquaire brisée claque au vent. Derrière elle, une porte de bois, blanche, comme les murs extérieurs du chalet. Le bois a travaillé et la porte n'est pas de niveau avec le plancher. La vieille dame frappe à la porte. La locataire actuelle nous ouvre, nous fait entrer. Les deux femmes me précèdent, me montrent le petit bureau, la chambre, la salle de bains. La locataire, une jeune femme d'environ trente ans, aux yeux bruns,

presque noirs, m'énumère les multiples avantages de la maison d'une voix forte et enjouée, comme si c'était elle, la véritable propriétaire. Nous arrivons au salon. Une très grande pièce. Avec d'immenses fenêtres qui donnent sur le lac. Le lac m'apparaît, comme une grande étendue calme, intouchée, neuve. La jeune femme me parle du foyer à combustion lente et du tapis qui vient d'être lavé. Elle me dit qu'elle devrait quitter la maison dans le courant de la semaine. J'essaie d'être attentive. Je tourne mes yeux vers elle en essayant de voir en même temps le lac, ce lac que j'ai l'impression d'être la première à regarder. À côté de moi, près des fenêtres, sur une petite table de bois, se trouve un jeu d'échecs. Les pièces sont en pierre. D'un côté de l'échiquier des pièces de pierre noire et opaque, de l'autre, des pièces plus pâles, translucides, d'une couleur difficile à déterminer. Entre le blanc, le gris et le bleu. Une couleur qui ressemble étrangement à la couleur du lac. Nous sortons par la porte arrière, la propriétaire et moi, après avoir remercié la locataire. Je m'avance vers le lac qui n'est pas gelé, malgré le froid de ces derniers jours. L'hiver commence à peine. Devant moi, vers la droite, je peux voir les bâtiments de l'ancienne base militaire dont me parlait la dame. Dans la montagne, l'observatoire, qui ressemble à une boule géante de crème glacée à la vanille. J'entends un grondement. Faible d'abord, puis de plus en plus fort. C'est un avion qui s'approche, qui descend vers le lac. Je crois qu'il veut s'y poser.

L'avion frôle le lac quelques secondes puis remonte. Il est jaune et rouge. Et je comprends qu'il s'agit d'un CL 215, qu'il est venu sur le lac Saint-Denis, un des plus hauts lacs des Laurentides, chercher de l'eau pour éteindre un feu, peut-être un gros feu de forêt.

Je m'éloigne un peu du lac, je me rapproche de la maison. À quelques mètres de la galerie arrière, se dresse un immense sapin. À côté, je me sens toute petite. Je lève les yeux pour en voir la cime. Je vois une toute petite branche verte dans un ciel bleu immense. Au loin, très haut, un cirrus. Et, au-dessus, le bleu qui continue. Déjà, cet arbre qui me paraissait grand, mais le ciel, le ciel !... Un ciel comme je n'en ai pas vu depuis longtemps. Un ciel comme je n'en ai jamais vu. En ville, le ciel semble plus petit, comme caché par les gratte-ciel, le brouillard de la pollution, les bruits, les gens, la vie. Ici, le silence et un ciel sans fin. Je ferme les yeux un instant. Je me sens comme après un de ces rêves où l'on se balance et, tout à coup, on se sent projeté dans le vide. Tout bascule. On tombe. Sans jamais toucher terre. On se réveille en sueurs, avec le coeur qui bat très vite.

Je me retourne vers la vieille dame. Elle me fixe de ses yeux interrogateurs. Je lui dis que je la rappellerai si je décide de louer. Les chiens semblent savoir qu'il est temps de partir et tournent en rond, sautillent sur place autour du camion. Nous montons dans le véhicule

et nous reprenons le chemin du village. Je regarde le rétroviseur extérieur, à ma droite, la tête adossée contre la vitre. Je suis fatiguée. *Objects in mirror are closer than they appear.*

J'arrive à Sainte-Agathe où je reloue la même chambre qu'avant hier. Je défais à moitié mes bagages, à la recherche d'un vêtement confortable. Je finis par trouver un pantalon de Jogging et un chandail de coton. Mon linge est froissé. Il me semble qu'il l'est depuis toujours. D'une valise à l'autre, depuis des années. Quand j'étais petite, souvent, lorsque je rentrais chez-moi, après l'école, je voyais ma mère repasser. Des pantalons, des chemises. Surtout des chemises. Je m'étendais sur le dos, dans le salon, sur le tapis beige et doux. J'écoutais le bruit de la vapeur qui sortait du fer à repasser. Je regardais les moulures du plafond, la poussière qui tourbillonnait dans la lumière du soleil. Parfois, ma mère sifflait, et la mélodie se fondait étrangement au chuintement de la vapeur. Je ne le savais pas, mais je crois que j'étais contente d'être à la maison.

Le soir, l'hiver, lorsqu'il neigeait, je passais la soirée dans ma chambre, assise sur le grand rebord de la fenêtre. Je regardais les flocons tomber dans la lumière du réverbère. C'était beau. Parfois j'avais l'impression d'avoir le coeur dans la gorge. Parfois, je chantais un air triste avec ma voix toute tremblotante. J'avais huit ans lorsque

mes parents ont vendu la maison et en ont acheté une autre. Nous avons déménagé dans une autre rue, dans un autre quartier. En plein hiver. Il neigeait. Ma nouvelle chambre était au deuxième étage. Le soir, après le souper, j'étais montée tout de suite. Il n'y avait pas de rebord à ma fenêtre alors j'ai apporté une chaise et je l'ai installée devant. Je me suis assise et j'ai regardé dehors. Je ne voyais presque rien. En bas, une petite cour sombre. Devant moi, des silhouettes de maisons. J'arrivais à peine à distinguer quelques flocons. Ma chambre ne donnait pas sur la rue. Il n'y avait pas de lampadaire.

Depuis deux jours, je ne fais rien. Je dors beaucoup, je rêve, je passe de longues heures dans la lune, comme si j'avais des années de sommeil à rattraper. Je décide de retourner la voir, cette maison au bord du lac Saint-Denis. Je crois bien que je vais la louer. Peut-être pas dans le but de l'acheter, peut-être pas pour longtemps, mais au moins quelques mois. Pouvoir ranger mes vêtements dans les armoires, mettre de côté les valises, cesser de chercher, de partir. Pouvoir enfin m'ancrer. Je fais mes bagages en vitesse, toute nerveuse, soudain, à l'idée que la maison pourrait avoir été louée à quelqu'un d'autre. C'est presque impossible. La locataire devait partir cette semaine seulement. Peut-être que personne d'autre n'est allé visiter. Je pars. Dans la voiture, je mets un poste rock, le volume très haut. Il fait soleil. Je me

dis, je ne sais trop pourquoi, que ça tombe bien. Je conduis vite.

Quand j'arrive au chemin des quatre lacs qui mène à la maison, à ma future maison peut-être, le soleil m'éblouit, et je dois baisser le pare-soleil. Quand je prends la petite entrée étroite, le vide me saute aux yeux. Mon cœur s'arrête. Je ne vois pas la maison. Il n'y a pas de maison. J'arrête la voiture, je descends. Je regarde mes pieds. Il sont dans la cendre. Partout, autour, par terre, il y a de la cendre. Et des bouts de bois à moitié brûlés. Et, couchée par terre, presque intacte, la cheminée de pierre. J'ai les yeux grand ouverts, étonnés. Je fixe la cendre à mes pieds, partout autour de moi, pour m'assurer que je ne rêve pas, que tout cela est bien vrai. À quelques pas de moi, je distingue, malgré mes yeux pleins d'eau, un éclat. J'avance dans la cendre épaisse, je m'agenouille. Je prends dans ma main le petit objet dont l'éclat paraissait quasi lumineux dans la cendre terne et grise. C'est une pièce de l'échiquier. Une des pièces à la fois blanche et grise et bleue. Comme le lac. De mes mains, j'ôte la cendre sur la pièce. J'ouvre mon manteau et je la frotte avec mon chandail. Je me redresse. Je serre la pièce dans ma main. C'est la reine. J'essaie de me concentrer. Je ne sais pas où je vais coucher ce soir. Je ne sais plus. Le vent souffle, fait voler un peu de cendre et de neige. Les thuyas se courbent à peine sous le vent, leurs branches qui se touchent, s'entremêlent, font un tout petit bruissement, faible, doux. Un oiseau

se pose dans la neige, avance, par petits bonds, laisse derrière lui de minuscules traces en forme de "y". Je vois, près du lac, dans la neige, des traces de pas. Peut-être les miennes, les traces laissées lors de ma dernière visite. Le vent sur mon visage a une odeur d'eau et de neige. Devant moi, le grand lac immobile. D'un bleu foncé, presque noir. Le lac qui me semble glacial et à la fois terriblement doux. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais on dirait que ça n'a plus aucune importance. Je me tiens droite dans le soleil et le vent, avec la présence rassurante d'une reine dans ma main. Je regarde l'immense lac presque noir et ses reflets d'argent. C'est si beau. C'est presque trop beau.

La chatte noire

La chatte noire

Vingt ans

Une chatte noire se lave, lèche sa patte qu'elle se passe ensuite sur le museau et derrière l'oreille, assise sur la véranda de leur nouveau logis. Une petite maison, avec une petite cour où ils pourront installer des chaises et une balançoire pour les enfants qu'elle aurait. Une petite cour pour faire des feux de camp, le soir, l'été. Ils rentrent les meubles à l'intérieur, un à un, ensemble. La sueur coule sur leur front, dans leur dos, sur leur poitrine. Elle lui demande s'ils peuvent garder la chatte noire. Si personne ne la réclame. Elle lui dit qu'elle a regardé. La chatte n'a pas de collier. L'homme acquiesce de la tête. Elle sent une goutte de sueur rouler entre ses seins, se rendre jusqu'au nombril. Puis elle ne la sent plus. Elle a dû tomber. Il fait chaud. C'est l'été. C'est le premier juillet.

Elle marche dans le petit village, seule. Son mari se repose. Après le dîner, il s'est étendu sur le sofa du salon, et s'est endormi tout de suite. Comme une bûche. Elle, elle ne voulait pas rester dans la maison sombre et poussiéreuse, aux petites fenêtres où

le soleil entrait à peine. Elle ne voulait pas rester assise dans la cuisine malgré sa fraîcheur confortable par une telle chaleur. Elle avait envie de voir ce village où la famille de son mari habitait, ce village où elle allait probablement passer sa vie. Elle arrive au parc municipal. Il y a des balançoires, une glissoire, un carré de sable. À sa droite, plusieurs tables de pique-nique, entourées d'arbres. Des sapins et un grand pin majestueux. Une mésange passe au-dessus de sa tête. Au bout du parc, la plage. Il y a quelques personnes, étendues sur le sable, les yeux fermés, qui se font bronzer. Dans l'eau, des enfants jouent. Elle ôte ses sandales, les laisse dans le sable et avance vers le lac. Quand ses orteils touchent l'eau, ça lui paraît très froid. Après quelques secondes, elle s'habitue, et l'eau lui semble bonne. Elle tient le bord de sa robe soleil de coton dans ses mains, le soulève à mesure qu'elle avance dans l'eau. Elle s'arrête lorsqu'elle a de l'eau à mi-cuisse. Les enfants s'arrosent l'un l'autre, plongent leur bras dans l'eau, puis, ensuite, c'est comme si c'était l'eau qui plongeait vers le haut, qui tentait de rejoindre le ciel. Elle regarde les grandes gerbes d'eau, les milliers de petites gouttelettes transparentes qui lui rappellent des billes. Sans le vouloir, un enfant l'arrose. Il s'arrête et la regarde, les yeux grands. Il a peur de se faire gronder. Elle lui fait un énorme sourire. Il sourit aussi. Il semble soulagé. Les enfants reprennent leurs jeux, leurs cris. Elle éclate d'un grand rire, un rire qui ressemble à une gerbe d'eau, à des

milliers de petites gouttelettes pleines de lumière.

Trente ans

Il a plu toute la nuit. C'est le matin. Il est très tôt. Anna, Paul et elle se lèvent toujours très tôt. Elle est agenouillée devant la fenêtre de la cuisine, un enfant sur chaque cuisse. Par la fenêtre, ils regardent le soleil, et, surtout, les grandes flaques d'eau dans la petite rue. Ils sortent tous les trois, sans bruit, pour ne pas réveiller son mari à elle, leur père à eux. Ils sortent tous les trois, pieds nus. Anna et elle aident le petit Paul à descendre les trois marches de l'escalier de la véranda. Il n'a pas encore trois ans. Les marches sont hautes. Ils sautent, pieds joints, dans les grandes flaques d'eau. Elle a dans la main droite la petite main de son fils, dans la main gauche la main un peu plus robuste de sa fille. Ils sautent sans regarder leurs pieds. Ils regardent les gouttes d'eau autour d'eux, et, parfois, ils se regardent dans les yeux. Ils rient, ils crient. Ils sont bien. La porte de la maison s'ouvre, claque contre le mur extérieur. L'homme est debout sur la véranda, en robe de chambre, les cheveux emmêlés. Il regarde sa femme. "Non mais tu te prends pour une enfant !" Paul fait pipi dans sa culotte. Elle le regarde un instant, voudrait le rassurer, mais l'enfant n'ose pas lever les yeux. Elle peut voir, derrière son mari, dans le noir

de la maison, les yeux jaunes de la chatte noire.

Quarante ans

Elle lave les verres sales, debout devant l'évier, une cigarette à la bouche. L'eau est brune, graisseuse. Elle essuie ses doigts mouillés sur son pantalon de coton avant de prendre la cigarette et de la poser sur le bord du cendrier. Parfois, lorsqu'un brouillard se forme devant ses yeux, lorsqu'un grondement sourd emplit ses oreilles, elle doit s'appuyer au comptoir pour ne pas perdre l'équilibre. Sur la table de la cuisine, la vieille chatte noire se lave une patte de devant en ronronnant, couchée sur le côté parmi les bouteilles de Budweiser vides. Par terre, devant la table, une tache de sang. Elle se penche et l'essuie avec sa guenille mouillée. C'est son sang à elle. C'était hier. Elle était dans l'escalier, elle suivait son mari qui montait à la chambre. "Va me chercher une autre bière". Elle a ri, s'est accrochée à son bras pour s'approcher de lui. Il a arraché la main qui l'agrippait, l'a poussée loin de lui. "Va me chercher une autre bière". Elle est tombée, a senti les marches une à une s'enfoncer dans son dos, dans ses côtes, puis sa tête, POC, sur le linoléum de la cuisine. Elle essuie les verres avec son linge déjà humide. Ensuite elle ramasse les bouteilles de bière pour les mettre dans leur boîte de carton. Un soleil pâle entre par la fenêtre.

Elle ouvre la porte bien grand. La chatte se redresse, saute de la table et s'élanche dehors. La femme espère qu'elle ne reviendra pas engrossée. Elle n'aime pas que son mari tue les petits chatons, elle n'aime pas non plus aller les porter à la SPCA ou au pet shop. Elle soulève une des chaises de la cuisine et la dépose dehors, sur la véranda. Elle referme la porte derrière elle et s'assoit. Il fait assez chaud. C'est le printemps. Le vent est bon sur son visage, sur ses avant-bras nus. La neige est presque toute fondue. Il ne reste que des amas bruns sur le bord de la petite route, et, parfois, des taches blanches sur les terrains, près des maisons. De l'autre côté de la rue, vers la droite, monsieur Godin, un de ses voisins, lave sa voiture. Il la frotte avec une grosse éponge qu'il plonge dans une chaudière d'eau savonneuse, puis la rince avec le boyau d'arrosage. Elle est contente que l'hiver soit fini, contente de pouvoir sortir de la maison et de s'asseoir, comme ça, sur la véranda. Devant elle, derrière les maisons qui font face à la sienne, elle voit un tout petit triangle bleu, un bout du lac. Elle n'avait jamais vraiment remarqué qu'elle pouvait voir le lac, de chez elle. C'est drôle, elle habite ici depuis vingt ans, et jamais plus elle ne va près du lac.

Cinquante ans

Son mari est mort. Elle se rappelle à peine son corps massif dans le cercueil de bois. Les gens qui sont venus la voir, lui parler, lui toucher l'épaule. Comme s'il y avait de la brume dans sa tête. À l'église, elle n'avait pas écouté les paroles du curé. Elle avait laissé ses yeux couler sur le plafond jaune, sur les murs bruns, sur les bancs de bois, sur la peinture verte qui les recouvrait. Elle avait vu les gens qui étaient là, à l'église, pensé à ceux qui ne s'étaient pas présentés. L'église était bondée. Elle s'en était étonnée. Il était aimé, au fond. Sa fille et son fils étaient assis à côté d'elle pendant la cérémonie. Ils sont partis tout de suite après. Ses enfants sont grands maintenant. Ils ne viennent presque plus jamais la voir dans la petite maison sombre.

Elle pleure mais elle n'est pas vraiment triste. Elle enroule des verres dans du papier journal. Elle a les mains noircies par l'encre. Elle remplit des boîtes de ce qu'elle veut garder, des boîtes de choses à donner, des boîtes de choses à jeter. Elle passe un linge mouillé dans les armoires poussiéreuses, elle lave le plancher de la cuisine. Elle sait qu'elle fait cela pour rien. Le propriétaire devra changer le linoléum usé, au dessin pâli, s'il veut réussir à louer la petite maison. Elle, elle n'a plus les moyens de rester là. Elle va habiter

chez sa soeur Mimi. Elle est un peu nerveuse. Sa soeur, elle la connaît peu. Depuis son mariage, elle ne l'a vue que trois ou quatre fois. Et, à chacune de ces rencontres, Mimi l'a regardée sans dire un mot, avec une grande douceur, avec une grande souffrance dans les yeux. Elle avait beau lui sourire, lui parler de ses enfants qui grandissaient, qui réussissaient assez bien à l'école, elle avait toujours l'impression que sa soeur n'écoutait pas vraiment ses paroles, qu'elle était plutôt attentive à sa voix qui manquait d'assurance, au tremblement à peine perceptible de ses mains, à ses yeux qui, malgré ses efforts, ne réussissaient pas à s'accorder avec ses paroles et avec sa bouche, à ses yeux qui ne réussissaient pas à sourire. Elle est nerveuse, mais elle a hâte. Elle n'a jamais vu la maison de sa soeur. On lui a dit que c'était une maison blanche et claire. Au bord de l'eau. De sa chambre, elle va voir le lac, elle pourra presque y toucher. Sur ses lèvres, une ébauche de sourire. Dans ses yeux aussi. Elle se demande ce qu'elle va faire de la petite chatte noire. Toute jeune, gracieuse et mince, qui n'a jamais encore porté de petits chats. Le poil doux. Et très noir. Comme sa mère, comme sa grand-mère, comme son arrière grand-mère. Comme toutes les chattes qu'ils ont eues dans cette maison, en trente ans. Elle ne l'amènera pas chez sa soeur. Avant de partir, elle trouvera quelqu'un à qui donner la petite chatte noire.

Le chef d'orchestre

Le chef d'orchestre

Été 1968.

Il a seize ans. Il est beau. Ses cheveux brun foncé reflètent le soleil encore très chaud bien qu'il soit déjà quatre heures et demie. Depuis quelques mois déjà, il a un étrange mal de ventre dès qu'il pense à elle. Elle s'appelle Thérèse. Elle est petite, jolie, elle a des cheveux pâles qui effleurent ses épaules, des yeux rieurs. L'école est finie, il ne sera plus assis à côté d'elle pendant le cours de chimie, il ne l'embrassera plus en cachette dans les couloirs, pendant les pauses. Mais ce n'est pas grave. Il va la voir demain. Ils vont prendre une grande marche dans le parc Jarry et, à midi, ils vont manger des hot dogs sur la rue Saint-Hubert. Elle le lui a promis. Il fait soleil, il fait chaud, et il lui semble sentir la chaleur de l'asphalte à travers ses espadrilles. Dans les grands érables qui bordent le trottoir, les feuilles sont grosses mais elles ont encore un vert printanier. Peut-être parce que la poussière de la ville n'a pas eu le temps de les recouvrir. Il fait soleil et sa rue, la rue Henri-Julien, il la trouve belle. Il change son sac d'école de main. Le sac est lourd et ses doigts sont rouges. Il est devant sa maison, il monte l'escalier rapidement, pressé tout à coup, il

a faim. Il ouvre la porte et là, dans l'entrée, les valises.

Il va tout de suite dans la cuisine. Sa mère est debout devant le poêle, son père est assis à la table, un crayon à la main, devant ses mots-croisés.

-- Pourquoi il y a nos valises, dans l'entrée ?

Son père lève les yeux vers lui, et il voit tout de suite que sa question est idiote.

-- On s'en va sur la terre, comme tous les étés.

-- Est-ce que je pourrais rester ici, cette fois ?

Son père pose son crayon sur la table.

-- Tu viens avec nous. On part demain à six heures.

Il sent qu'il n'y a rien à ajouter. Il va dans sa chambre, sans souper. Il n'a plus faim. Il pose son sac d'école à côté du lit, se déshabille, se couche. Il serre les poings le plus fort possible pour que ses ongles lui entrent dans la peau. Il ne veut pas pleurer.

Cet été là ils démolissent la vieille grange. Ça lui fait du bien, donner de grand coups de masse dans le bois qui se brise facilement. Le bois a une couleur foncée. Ça sent l'humidité et la rouille des clous. Il aime bien cette odeur et il trouve dommage de remplacer la vieille grange de bois par une nouvelle grange, plus grande, en tôle, qui ne sent rien. Une chance qu'il y a toujours l'odeur des vaches, du

foin, de la terre remuée. Le soir, il écoute son grand-père qui, en se berçant, récite, comme il le fait depuis toujours, des poèmes pour sa femme. Des poèmes qui parlent de fleurs, de soleil, de vent dans les champs de blé, de frissons sur la rivière. Des poèmes qui ne sont jamais tout à fait pareils mais qui finissent toujours par dire que, sans elle, les fleurs, les champs, la rivière, le ciel, ça ne serait rien pour lui.

Un soir, il ne se sent pas capable d'écouter son grand-père, sa belle voix grave, pas capable de voir les yeux brillants, les yeux si jeunes de sa grand-mère. Il se lève de table tout de suite après avoir fini de souper. Il sort par derrière, traverse les champs, le terrain en jachère. Il s'assoit devant la rivière. Le soleil se couche. Les oiseaux chantent. Les grenouilles croassent. Le vent s'est arrêté et, à côté de lui et derrière lui qui est assis tout près de la rivière silencieuse, le blé, tout droit, sans mouvement, semble attendre. Il se dit que le monde, à sa façon, fait ses adieux au soleil. Et tout ça, les champs, la rivière, le soleil orangé du soir, les oiseaux, c'est encore pire que d'entendre les poèmes de son grand-père. Il lui semble que tout ça, tout ce qu'il y a autour de lui parle d'amour, répète d'une façon différente les poèmes d'un vieil homme pour sa femme. Il ferme les yeux. Il voudrait que tout soit laid, il voudrait ne pas être là, il voudrait que tout s'arrête.

Il reste là longtemps, sans bouger, sans même chasser les mouches qui tournent autour de lui. Il n'ouvre les yeux que lorsqu'il

entend sa mère qui l'appelle de la maison.

— Richard ! Richard ?

Le soleil a disparu. Le vent, qui s'est levé, fait bouger les feuilles des arbres et le blé, dans les champs. Ça fait un bruissement très doux, et, parfois, plus fort, plus rapide. Il imagine que les arbres et les blés sont des milliers de musiciens dirigés par un grand chef d'orchestre. Il se lève et va rejoindre sa mère, avec une musique grandiose dans la tête.

Été 1989.

Le chef d'orchestre est un homme de taille moyenne, plutôt gros. Imposant. Ses cheveux sont bruns très foncés, presque noirs, frisés, un peu longs, et lui font comme une crinière. Il a un gros visage de bébé, des lèvres charnues. Il porte des lunettes qui lui font des yeux sérieux, des yeux d'adultes sur son visage poupon. Il porte un complet noir, se tient debout devant l'orchestre, immobile. Il se concentre avant de donner le signal du départ. Tous les musiciens le guettent, attendent son geste d'un air anxieux, l'instrument à la main. Catherine ne les voit pas. Elle regarde le chef d'orchestre. Les yeux du chef d'orchestre sont fermés. Il ne bouge pas, respire profondément. Au bout de quelques secondes il ouvre les yeux, fait un geste sec. La musique commence, forte, grandiose. Tout le corps du chef d'orchestre

bouge, ses bras font des vagues lorsque la musique doit être douce et claquent comme des drapeaux dans le vent lorsque la musique est saccadée. La peau de son visage vibre. Il est si concentré qu'il a l'air furieux. Parfois il fait signe à un musicien de jouer plus fort, ou plus vite, ou plus doucement. D'autres fois, fâché, il fixe un musicien et lui fait comprendre qu'il doit le regarder dans les yeux lorsqu'il joue, en se pointant les deux yeux de l'index et du majeur.

Catherine le regarde toujours. Il y a cinquante musiciens sur la scène mais elle ne regarde que lui qui bouge et bouge et elle a l'impression que la musique sort de lui et elle voudrait tant, elle, Catherine, poser la main sur ses cheveux. Sur les cheveux du chef d'orchestre.

Quand la musique cesse, tous les gens dans la salle se lèvent, applaudissent. Le chef d'orchestre se retourne et sa fureur fait place à un grand sourire fier, lumineux, arrogant. Un homme prend le micro et le présente. Catherine ne retient que son prénom. Richard. Elle le prononce tout bas, pour elle, pour se faire plaisir. Richard. Ce nom lui fait penser à de l'or. à du chocolat. Elle le regarde de nouveau. On voit sur ses lèvres qu'il dit merci, merci, il s'incline deux fois sous les acclamations, tend fièrement la main vers l'orchestre puis quitte la salle. Les gens commencent à sortir mais Catherine reste là, comme figée, les yeux rivés sur l'entrée des coulisses en se disant Oh mon dieu

faites qu'il revienne, qu'il sorte et que je puisse le regarder encore et encore.

Quelques minutes plus tard, il revient. La plupart des spectateurs sont sortis mais il reste encore quelques personnes dans la salle. Le chef d'orchestre s'avance vers un petit groupe de personnes qu'il semble connaître et parle avec elles. Catherine, debout, peut-être à cinq mètres de lui, ne le quitte pas des yeux. Le chef d'orchestre lève un peu la tête, se retourne vers elle, pose ses yeux sur elle. Catherine le regarde et il regarde Catherine et ce regard dure et dure, comme s'il n'allait jamais finir et Catherine se sent toute molle, elle n'a plus d'énergie que pour garder ses yeux sur lui et pour espérer, pour espérer de toutes ses forces que son coeur n'explose pas.

Elle écoute la pluie qui tombe sur le toit. Sur le petit balcon de bois. Dans les vitres. De grosses gouttes lentes. Elle écoute la pluie sans la voir. Elle ne voit qu'une lumière grise et douce. Ses verres de contact sont dans leur étui, dans la minuscule salle de bains toute blanche. Une semaine est passée déjà depuis ce soir où elle l'a vu pour la première fois. Le drap épouse son corps. Elle se sent toute chaude. Cette forme à côté d'elle, Catherine, c'est lui, c'est Richard. Il dort. Elle approche son visage du sien. Elle voit ses yeux qui bougent sous ses paupières fermées. Il a la bouche entrouverte sur l'oreiller. La peau de

ses joues et de son menton est d'un gris bleuté, à cause de la barbe. Elle s'étonne. Hier, encore, cette peau toute pâle et douce. Elle regarde sa main d'homme. Là, près d'elle. Cette main d'homme abandonnée, endormie. Elle voudrait la prendre et la serrer. Elle n'ose pas. Elle n'entend plus la pluie. Seulement, lorsqu'il vente, le bruit des gouttes qui tombent de l'arbre -- elle ne voit ni ses feuilles ni ses branches mais seulement une masse verte -- qui est en face de la fenêtre ouverte. Il ouvre les yeux. Pendant quelques secondes, bien qu'elle soit tout près de lui et qu'elle lui sourie, son regard est vide, comme s'il ne la voyait pas, comme s'il regardait un mur, le mur de la chambre d'hôtel. Puis il sourit, il n'y a plus ce vide, ce petit éclat dans ses yeux, et elle se sent bien.

Hiver 1993.

Il est midi. Elle ne sait même pas depuis combien de temps elle ne dort plus. Elle ne bouge pas. Les yeux posés sur le réveille-matin. Quatre jours. Ça fait seulement quatre jours qu'elle est partie. Ça fait seulement quatre jours qu'elle ne l'a pas vu. Par terre, à côté du réveille-matin, deux assiettes avec des miettes de pain, trois verres plein d'empreintes, un livre ouvert. Elle a lu deux pages, peut-être, en quatre jours. Elle ne se souvient plus. Cet éclat dans ses yeux. Elle est

partie à cause de cet éclat dans ses yeux. Comme de la glace. Comme de la froideur. Comme de l'indifférence. Quatre jours qu'elle n'a pas ôté ses verres de contact et que ses yeux sont secs. Quatre jours qu'elle bouge à peine de ce lit. Une éternité. Il y a sept boutons sur son réveille-matin. ON, OFF, TIME, HOUR, MINUTE, ALARM, SNOOZE. Peser sur snooze jusqu'à ce que ça ne soit plus possible, jusqu'à ce que le temps n'existe plus. Dormir. Dormir sans arrêt pour ne plus penser, pour ne plus voir ce petit éclat trop brillant, ce petit éclat insupportable. Elle entend son voisin qui arrive. Il met de la musique. C'est beau. Elle n'en est pas certaine, mais elle croit que c'est une symphonie de Mahler. Il est midi trois. Dormir. Off.

Automne 1994.

Elle en est à sa troisième bière. Ça fait longtemps qu'elle n'a pas bu. Elle sent déjà un léger engourdissement, dans le haut des pommettes, autour des yeux. Elle se berce en faisant tourner le tabouret de gauche à droite, de droite à gauche, de gauche à droite. Elle a une jupe courte. Des bas nylon noirs. Elle commande une autre bière, allume une cigarette. Il y a beaucoup de monde dans le bar. Elle ne sait trop où poser les yeux. Des visages, partout, des yeux maquillés, des bouches, des moustaches, des cheveux de toutes les couleurs, de toutes

les longueurs. Et tout ce bruit. Il y a une main posée sur le bar, à côté d'elle, qui pianote en cadence avec la musique, tout doucement. Une main inconnue, grande, avec des ongles courts, des doigts longs, des poils qui semblent doux. Le contrebassiste fait un solo. Très lent, très grave. Lamento. Le batteur l'accompagne en frôlant ses balais contre les cymbales. On dirait une petite pluie fine qui tombe sur un toit de tôle. Une petite pluie fine que le vent fait bouger, changer de direction et de force. L'homme à la main se tourne vers elle et parle. Et cet homme a une voix douce et claire. Il lui demande son nom puis le prononce deux fois à voix haute. Catherine. Catherine. Elle lit les étiquettes des bouteilles qui lui font face, toutes luisantes sous les petites lumières qui les surplombent. Southern comfort, Jack Daniels, Chivas regal, St-Léger, Courvoisier, Rémi Martin, Triple sec. Elle arrête de lire pour écouter la voix de l'homme, une voix pleine de modulations, comme une mélodie joyeuse. Il lui dit que la musique est belle, que demain il fera soleil et que ce sera l'automne et qu'il y aura plein de couleurs dans les arbres et qu'il fera assez chaud, quand même, que ce sera un peu comme un jour d'été.

Elle se réveille, le visage brûlant. Les stores ne sont pas fermés. Elle se tourne et voit cet homme à côté d'elle, qui la regarde, qui devait la regarder dormir. Il sourit. Il a les yeux plein de lumière

et une main douce qui lui effleure le ventre. Elle ne peut plus supporter ce soleil. Elle se tourne sur le côté brusquement, elle lui tourne le dos, change l'oreiller de sens pour appuyer sa tête contre le tissu frais. Elle ferme les yeux le plus fort possible. Espère se rendormir vite, dormir longtemps pour oublier cet étrange mal de coeur, pour ne plus supporter ce grand vide, ce grand silence.

DaCapo

L'heure du bain

L'heure du bain

C'est l'heure du bain de madame Lewis. C'est la deuxième fois seulement que je vais chez elle. Lorsque le C.L.S.C. m'y a envoyée pour la première fois, ça faisait à peine deux semaines que je travaillais comme auxiliaire familiale. Et madame Lewis est pour moi un cas difficile. Elle souffre d'arthrite et d'alzheimer. Elle avait très peu parlé pendant le bain. Quelques phrases sur ses enfants, le nom de son mari, souvent, des phrases un peu décousues, de longs silences. Elle ne répondait pas toujours à mes questions, commençait parfois une phrase sans l'achever. Aujourd'hui, j'essaierai de la faire parler un peu plus. D'habitude les personnes âgées parlent beaucoup, me confient leurs peines, leurs déceptions, les problèmes qu'ils ont avec leurs enfants, leur conjoint. Et lorsqu'il arrive qu'elles ne parlent pas, souvent je me sens mal, comme si je n'avais pas fait mon travail, comme si je n'étais pas vraiment là pour leur donner un bain mais plutôt pour les écouter.

C'est l'heure du bain de ma femme. Je prends les assiettes pleines de miettes de pain et les tasses qui sont sur la table depuis le

déjeuner et je les mets dans le lavabo. Je mouille un chiffon, je l'essore et j'essuie la table. Une belle vieille table de bois que nous tenons de ma belle-mère. Nous l'avons depuis que nous sommes mariés. Depuis soixante ans. Je vide l'eau du vase dans l'évier et je le remplis d'eau fraîche. J'espère que les cosmos resteront beaux encore toute une autre journée. Mes cosmos. Je mets de l'eau dans la bouilloire. Au cas ou la jeune femme du C.L.S.C. voudrait un café. Une si jeune femme.

Avant, il n'y a pas si longtemps, ma femme se lavait toute seule. Je devais seulement l'aider à sortir de la baignoire. Elle ne peut plus. Le médecin nous a dit qu'elle devait avoir de l'aide. Que quelqu'un viendrait lui donner son bain une ou deux fois par semaine. Une petite voiture bleue s'engage dans le stationnement, il fait soleil et, si je pouvais, j'ouvrirais toutes les fenêtres et les portes pour laisser entrer l'odeur des feuilles, l'odeur de l'automne, l'odeur des premiers froids.

Je gare ma voiture et je marche dans la petite allée de terre qui mène à la butte sur laquelle est construite la maison, à une dizaine de mètres du stationnement. Je frappe à la porte. C'est monsieur Lewis qui m'ouvre. Le mari. Il me dit bonjour et s'écarte pour me laisser entrer. Madame Lewis est debout devant moi, dans la cuisine, près de l'entrée. C'est une vieille dame toute mince, toute

petite, aux yeux bleu ciel, aux cheveux blond-blanc bien coiffés, au teint pâle. Elle est vêtue de rose, comme elle l'était la dernière fois. Elle ressemble à une poupée de porcelaine. Menue. Fragile. De petites mains si fines qu'elles en paraissent longues. Son mari a pris place derrière elle, grand, le dos bien droit, les épaules fortes. Il a les cheveux blancs et des yeux d'un bleu très foncé qui lui donnent un regard profond, intense. Je n'avais jamais pensé qu'un homme de quatre-vingts ans pouvait encore être un bel homme. Il tient la taille de sa femme d'une main. Elle m'avait dit la dernière fois que c'était lui qui s'occupait d'elle. Qu'il l'habillait, la coiffait. Elle m'avait dit qu'il était fort.

Je vais dans la salle de bains, je fais couler l'eau et j'installe la planche sur le bain. Je vais chercher madame Lewis, je la déshabille et je dépose ses vêtements sur le couvercle de la toilette. Je l'aide à s'asseoir sur la planche, puis à soulever ses jambes pour les mettre dans l'eau. Elle agrippe la barre d'appui de la main gauche et tire pour m'aider à l'asseoir dans le milieu de la planche. Je mouille son corps et je savonne en massant doucement son dos courbé, ses jambes, ses pieds, ses bras, ses mains raidies par l'arthrite. Je la lève pour lui laver les fesses. Elle s'appuie sur la grande barre qui lui fait face. Je parle pour la mettre à l'aise, je lui pose des questions. Elle ne répond la

plupart du temps que par un oui ou un non, mais elle ne semble pas intimidée. Elle a le regard calme, serein, presque indifférent. Comme si elle était ailleurs, en elle-même peut-être, comme si rien autour ne pouvait l'atteindre, la toucher. En la rinçant avec la douchette j'envoie sans le vouloir le jet dans la mauvaise direction et j'éclabousse partout dans la salle de bains. Des gouttes d'eau tombent sur le chemisier rose. Je sens une chaleur me monter aux joues et aux oreilles, et je ne sais trop que dire. Madame Lewis regarde son chemisier, les yeux vides.

-- Ce n'est rien. Albert va le faire sécher. Albert va tout arranger.

Je finis de l'essuyer, de lui mettre sa robe de chambre et il arrive sans que j'aie entendu ses pas dans le corridor. Il la prend par le bras pour la conduire à sa chambre. Elle marche lentement, en s'appuyant sur lui, toute petite auprès de son mari. Elle marche très lentement, en glissant les pieds sur le sol, sans presque plier les genoux. Sûrement pour que ses articulations lui fassent le moins mal possible. Ses pantoufles contre le plancher de bois font un chuintement très lent qui, je ne sais trop pourquoi, me paraît presque insupportable et je secoue la tête pour chasser le bruit. Les épaules de l'homme sont légèrement voûtées, comme s'il commençait à être fatigué. Je les suis jusqu'à la chambre et j'attends dans l'embrasure de la porte. Pour m'assurer que tout va bien. Il s'assoit avec elle sur le lit, se penche

pour lui ôter ses pantoufles, l'étend sur le lit et remonte sur elle la couverture de laine et la douillette qui avaient été repoussées au pied du lit. Elle s'endort immédiatement, sur le dos, les mains ouvertes, les paumes vers le plafond, l'air tranquille, apaisé, un petit sourire aux lèvres qui me fait penser au sourire confiant et insouciant qu'ont parfois les enfants.

Monsieur Lewis me sert un café et je m'assois avec lui à la table. La cuisine, la salle à manger et le salon forment à eux trois une seule et même pièce. Le salon, devant les deux grandes fenêtres de la façade, est meublé de deux causeuses, d'une table à café de bois, d'une bibliothèque. Il y a aussi, près d'un petit foyer, un chaise berçante. Une chaise berçante de bois qui semble très vieille, qui doit craquer lorsqu'on s'y berce. Mon grand-père, peu avant de mourir, passait ses journées à se bercer, assis dans la cuisine. Il avait une chaise au piètement de chrome, au dossier et au siège en plastique d'une couleur verdâtre. Il y avait sous les deux pieds courbes des bandes de caoutchouc qui faisaient un bruit de frottement sur le linoléum qui me rappelait le bruit des espadrilles mouillées sur le plancher d'un gymnase. Je n'aimais pas beaucoup être seule avec lui. Je passais des heures à le regarder ne rien faire, assis dans sa chaise berçante. Parfois il toussait et j'avais peur. Je ne voulais pas qu'il mange parce

qu'il s'étouffait souvent. Je ne savais jamais quoi faire. Parfois, je n'osais même pas lui parler.

Mon café est terminé. Je me lève. Il se lève aussi, prend ma tasse pour la mettre dans l'évier mais elle tombe. Il tente de la rattraper. Je vois son bras. Sa main qui se tend. Comme au ralenti. La tasse tombe sur le plancher de tuiles. Je m'avance et je me penche pour ramasser la tasse mais il s'accroupit avant moi, rapidement.

-- Ça va, elle n'est pas brisée.

Il saisit l'anse de sa grande main ridée et se redresse, la tête baissée, en s'appuyant de l'autre main sur le comptoir. Il lève les yeux vers moi. Il a un regard doux, un peu triste et, me semble-t-il, extrêmement las. Un regard flou, qui se concentre avec difficulté. Un regard que je n'avais pas remarqué lors de ma première visite. Je lui souris.

-- Merci beaucoup pour le café.

Il me rend mon sourire. Je regarde le vase sur la table, les napperons de tissu vert.

-- Vous avez de très jolies fleurs.

-- Elles viennent de mon jardin. Aimeriez-vous le voir ?

Nous sortons et il me montre son jardin, les rosiers, les tournesols, les glaïeuls et les cosmos qui sont encore très beaux, et il

me nomme toutes les fleurs qui sont déjà mortes, à cause du froid, en me montrant leur emplacement. Les phlox, les hibiscus, les pivoines, les pétunias, les bégonias. J'ai toujours aimé les cosmos. Je me penche pour sentir leur parfum à peine perceptible et pour voir de plus près leur couleur, la forme de leurs pétales qui sont très doux et minces comme du papier de soie.

Elle se penche sur les fleurs et je revois ma femme environ au même âge. Nous avons déjà deux enfants. Je la vois, belle, petite, toute frêle avec ses longs cheveux blonds sur les épaules, arroser les fleurs avec son gros arrosoir vert. Les enfants sont près d'elle, attentifs. Un des deux, le plus jeune, qui vient d'avoir trois ans, lui demande, le regard sérieux : "Pourquoi il faut arroser les fleurs ?" Ma femme répond d'une voix très douce : "C'est pour qu'elles grandissent et qu'elles soient fortes, comme vous" et elle arrose les pieds nus des deux garçons. Ils éclatent tous les trois d'un même rire haut perché. Le vent fait comme des vagues dans les fleurs et dans l'herbe et dans la petite robe blanche et bleue de Lucia. Comme ça, de dos, avec leurs cheveux fins et blonds, leurs jambes blanches et maigres, on croirait trois enfants qui rient sous le soleil, sans raison.

Je dois retourner à l'intérieur chercher mon sac avant de

partir. Il monte les escaliers, m'ouvre la porte. Il m'attend dans l'entrée et quand j'arrive avec mon sac, il ressort avec moi sur le perron. Descend les escaliers d'un pas lent. Fait quelques pas sur le terrain. S'arrête. Je m'arrête à côté de lui plutôt que de le saluer et de poursuivre jusqu'à ma voiture.

-- Est-ce vous qui revenez la semaine prochaine ?

-- Non, je ne crois pas.

-- Alors c'est la dernière fois que nous nous voyons cette année. Après ça, dans une semaine et demi, nous retournons en ville. Pour l'hiver. Ma femme a besoin de soins, à l'hôpital, là-bas.

Il jette un regard rapide autour de lui. Il ne parle plus, et pourtant je n'ose pas dire un mot, je n'ose pas bouger, je n'ose pas partir.

Il y a le ciel au-dessus, autour, tout bleu, quelques cumulus comme des moutons sur un dessin d'enfant, les arbres pleins de couleur et ma maison, mon petit chalet. J'ai envie de dire merci pour tout ça, merci à un dieu ou à la nature ou à la vie, je ne sais trop, je ne sais plus. Je vieillis, et on dirait que je ne sais plus rien. Sauf que le vent est doux sur mon visage, le soleil chaud sur ma tête, et que j'aime le bruit des feuilles dans le vent.

Il vente. Le vent fait trembler les feuilles. Quelques

feuilles tombent. Il est là, debout à côté de moi près des bouleaux, des trembles, des sapins. Il tousse.

-- Regardez comme c'est beau les feuilles. Les couleurs, les feuilles qui bougent, les feuilles qui tombent.

Il se tait un moment, il respire très fort, comme s'il était essoufflé.

-- Ça doit être beau quand il neige. J'aurais aimé rester ici cet hiver, au chalet. J'ai jamais vu l'hiver ici, avec les arbres, les montagnes. Je vais m'ennuyer de mes arbres. À Montréal, on habite dans un logement, au septième étage. Il n'y a pas d'arbres... Ça doit être vraiment beau, ici, quand il neige.

Il parle lentement, d'une voix enrouée, comme s'il n'avait pas parlé depuis longtemps, et on dirait que le vent qui fait trembler les feuilles fait aussi trembler sa voix. Je regarde ma montre. Il est trois heures et je dois partir. Je lui dis au revoir, je marche jusqu'à la voiture qui me semble plus loin qu'à l'arrivée. J'ai l'impression de ne pas avancer, comme si le temps était presque arrêté, comme si un énorme élastique voulait me retenir auprès du vieil homme.

Je recule pour sortir de l'entrée. Il fait froid dans la voiture. Je ferme la radio qui était allumée, comme elle l'est toujours. Je n'ai pas envie d'écouter de musique, j'entends encore dans ma tête le bruit des feuilles dans le vent. J'aurais peut-être dû le prendre dans



mes bras. Mes mains tremblent un peu. Je me rends compte que je retiens mon souffle, alors je respire. Je le regarde avant de partir. Il est encore dehors, debout dans son jardin, immobile comme s'il voulait prendre racine, et j'essaie d'imaginer ce décor sans lui. Je ne peux pas. Il est là, debout dans son jardin comme un grand arbre solitaire et, les yeux vers le ciel, il semble guetter un miracle. Peut-être une énorme tempête de neige.



Au bout du chemin

Au bout du chemin

Cette maison je l'ai achetée, elle est à moi. C'est une toute petite maison au bout d'un long, très long chemin qui sépare la forêt des lacs. Un premier petit lac, un deuxième petit lac, un troisième petit lac. C'est ce troisième lac, ce tout petit lac, que je peux voir de la fenêtre de ma chambre et de la fenêtre de mon salon. C'est ma première journée dans cette maison qui est à moi. Il est déjà dix-sept heures et pourtant la petite maison est encore pleine de soleil. Il me reste deux boîtes de vaisselle à ranger. J'en ouvre une, j'enlève le papier journal qui entoure chacune des assiettes que je dépose ensuite dans l'évier plein d'eau savonneuse. Je lave, j'essuie, les yeux dans la fenêtre au dessus de l'évier. Un oiseau se pose sur le terrain, une sitelle, je crois, fouille un peu dans la neige de son petit bec pointu puis repart, les ailes complètement déployées, raidies dans le vent. Je prends la pile d'assiettes propres et je les mets dans l'armoire à gauche de la fenêtre. Je décide de sortir, d'aller prendre une marche.

Je croyais avoir acheté la dernière maison au bout du bout

du chemin du lac des Trois Frères et pourtant non. Un peu plus loin, cachée par les arbres, au bord du petit lac, une maison. Et après cette maison, là où s'arrête le chemin municipal, une entrée privée, qui ressemble à un petit sentier. Au bout du sentier, loin, très loin, à peine visible, je devine la forme d'une autre maison. Toute blanche sur la neige blanche, avec une grosse cheminée de pierre qui ne fume pas. De loin, cette maison me semble très belle, presque féerique. Le genre de maisons où l'on doit avoir envie de passer toute sa vie. Je me demande si, un jour, on arrête de chercher un ailleurs, de s'attendre à tomber sur un lieu qui nous est destiné. Un gros pic se pose sur une branche d'arbre à côté de moi. Je me demande ce qu'il peut bien faire là, à cette heure. Je me demande pourquoi il ne retourne pas dans son nid. Il commence à faire noir. Je rentre.

Je suis assise sur le canapé beige, un livre sur les genoux, que je tiens ouvert d'une main. Le pouce sur la page de droite, le petit doigt sur la page de gauche, les trois autres doigts sur le dos et les plats du livre. Je ne lis pas. Je jette un coup d'oeil sur les mots, mais sans être capable de voir les phrases qu'ils forment. Dans la fenêtre il y a de grands sapins tout blancs, un bout de lac à peine visible dans la nuit très noire, un chemin enneigé. Je regarde mon livre. *Achèvement,*

permanence, désert. Les mots me semblent comme jetés là sur la feuille blanc cassé, étranges. Comme les mots d'une langue étrangère. Je ferme les yeux. Je vois tout plein de taches, on dirait des milliers de puces lumineuses qui bougent très vite sur un écran noir. J'ouvre les yeux, je regarde par la fenêtre. Il fait noir mais en même temps il fait clair. Comme si toute cette neige éclairait la nuit. Je regarde l'horloge. Il est trois heures du matin. Ça fait des heures que je suis assise ici, sans bouger, sans oser bouger, même que je suis essoufflée parce que je respire à peine, comme si j'avais peur, comme si j'étais gênée d'être ici, chez moi, comme si quelque chose de grave allait se produire d'une seconde à l'autre. Il est déjà trois heures du matin. Je ne fais rien et pourtant le temps passe terriblement vite. C'est drôle, j'avais cru qu'une fois chez moi, vraiment chez moi, je cesserais d'avoir peur du temps qui passe. Je me lève, je vais dans la chambre et je me couche toute habillée sous les couvertures sans éteindre la lumière de chevet.

Je me réveille, le visage brûlant. J'entrouvre un oeil que je referme aussitôt. Les stores ne sont pas fermés, la chambre est remplie de soleil. Je me rappelle mon rêve. Pas un rêve habituel où tout se mélange, où rien ne semble avoir de sens, mais un rêve qui ressemble plutôt à un souvenir, et qui est, presque d'un bout à l'autre, un

véritable souvenir. Je suis chez l'oncle Emile. J'ai environ huit ans. Il est là, debout sur son terrain, presque immobile, avec son look de grand explorateur, d'Indiana Jones québécois, grand, maigre, un chapeau qui lui cache les yeux, une cigarette entre ses lèvres minces, des bottes de pluie, des jeans, une chemise aux manches retroussées. Sur son terrain, à quelques mètres de la maison, il y a un chemin. Un chemin assez large, entièrement recouvert de longues herbes. Ce chemin m'intrigue et, même si je ne viens presque jamais chez l'oncle Emile, je me dis que ce chemin m'a toujours intriguée. Je me dis que c'est comme si, depuis toujours, ce chemin m'appelait. Je m'engage dans le chemin, un peu nerveuse au début, avec mon coeur qui bat très fort. Les grandes herbes m'arrivent au dessus des genoux. Tout est silencieux, on dirait que le temps est arrêté et que je marche sans avancer. Je ne porte qu'un maillot de bain et un chandail à manches courtes. Les grandes herbes chatouillent mes jambes et mes cuisses nues. C'est comme une caresse très douce, un effleurement. Je marche longtemps, tout à coup je regarde devant moi, et c'est le bout du chemin. Après le chemin il y a un précipice et, tout de suite après, droit devant moi, haute, énorme, une montagne. J'ai le coeur qui veut me sortir de la gorge. Il n'y a aucun bruit. Pas d'oiseaux, pas de vent. Je me dis que derrière la montagne il n'y a plus rien. Que c'est là la fin

de tout, le bout du monde.

Après je cours, je cours pour retourner au chalet de l'oncle Emile, avec dans les oreilles le sifflement des grandes herbes qui fouettent mes jambes nues. Quand j'arrive près du chalet, l'oncle Emile est là, debout sur son terrain, presque immobile, une cigarette entre ses lèvres minces. On croirait qu'il n'a pas bougé depuis que je suis partie ou bien que le temps s'était réellement arrêté. Il jette sa cigarette par terre, l'écrase avec son pied droit, en faisant tourner sa botte sur le mégot. Il soulève un peu le bord de son chapeau, me regarde droit dans les yeux et dans son regard, je vois qu'il sait que je sais.

Je peux ouvrir les yeux maintenant, ils se sont habitués à la lumière. Il est déjà midi. J'ai dormi comme une marmotte et pourtant, je ne me sens pas du tout prête à déplacer des montagnes. Je me sens à la fois molle et courbaturée, comme si j'avais dansé toute la nuit. Je dîne, je fais la vaisselle, je prends un bain, je ne fais rien d'autre que ce qu'on fait d'habitude sans même le remarquer et pourtant, aujourd'hui, cela me prend tout mon temps. Je sors du bain, une grande serviette enroulée autour de moi, et je m'assois sur le canapé en prenant sur la table le même livre qu'hier. Je le feuillette,

j'essaie de me rappeler à quelle page j'en étais lorsque le téléphone sonne. Le livre tombe à mes pieds, se ferme. Je cherche le téléphone un instant des yeux. Il est là, à ma droite, à côté du canapé, sur la petite table de verre. Je décroche le combiné.

-- Oui allo ?

J'entends un rire, une voix qui répète "oui allo" en imitant mon intonation; grave pour le oui, plus haute d'un demi octave, certainement, à la dernière syllabe du allo. Tout de suite je reconnais ce rire, cette voix. J'ai un rayon de soleil sur le pied, je m'étonne d'être ici, chez moi, et ça me prend quelques secondes avant de pouvoir dire :

-- Richard?

Ensuite je ris parce que j'ai une voix complètement hilarante. Une voix trop enfantine, trop désespérée, trop tragique pour être vraie. Je ris et en même temps je l'entends qui me dit que j'ai la même voix, le même rire, qu'il s'ennuie, que ça fait déjà deux ans qu'on ne s'est pas vus. Il me demande si on ne pourrait pas se rejoindre quelque part, aujourd'hui, maintenant, et tout ce que je suis capable de dire, avec la même petite voix trop enfantine, trop désespérée, trop tragique, c'est :

-- Oui.

J'entre dans le bar où il m'a donné rendez-vous, je reste

quelques instants immobile, sans trop savoir quoi faire de mes mains, sans trop savoir où poser mes yeux. L'endroit est très chic. À côté de moi il y a une énorme sculpture de verre qui représente un cheval. La sculpture me cache au moins la moitié de la salle et ça me rassure un peu. Sur les murs il y a des miroirs, des instruments de musique qui me semblent très vieux. Un saxophone, une clarinette, un tuba. Au bar il y a plusieurs personnes. Des femmes entre vingt-cinq et quarante ans, des hommes qui en général me paraissent plus vieux. Un serveur parle à une dame, le coude posé sur le comptoir de marbre (ou de faux marbre) noir strié de gris. J'avance d'un pas. Richard est là, assis sur un des tabourets qui entourent le piano à queue, tout près du chanteur, un homme grand, élancé, aux cheveux bruns, au sourire comme un commercial de colgate, qui chante *Strangers in the Night* en dévorant des yeux tantôt une blonde tantôt sa rousse amie qui roucoulent et sirotent leur Grand Marnier de l'autre côté du piano. Je m'assois à côté de Richard. Il se tourne vers moi, me sourit, me prend par les épaules et m'embrasse sur les joues comme si nous étions de vieux copains.

-- C'est bien comme endroit, non ?

Je ne réponds pas. Je lui souris en me concentrant sur mes lèvres pour qu'elles ne tremblent pas, en essayant d'avoir les yeux brillants

comme si je me sentais tout à fait bien. Le *gino* du micro enchaîne avec *Roses Are Red My Love* et me lance un regard dévastateur. J'imagine que n'importe quelle femme normalement constituée se précipiterait au motel le plus proche pour louer une chambre avec miroir au plafond. Le serveur me demande ce que j'aimerais boire. Je commande un double cognac. Tant qu'à avoir mal au coeur, aussi bien avoir une bonne raison. Richard écoute la musique, semble fasciné par la dextérité du pianiste. Il pianote lui même de la main droite sur le petit comptoir qui épouse la forme du piano et sur lequel les clients peuvent déposer leur verre. De la main gauche il agrippe son verre sans le regarder, en prend une gorgée, se tourne vers moi, me sourit. Nous ne parlons pas. Parfois, comme si la musique était trop forte, trop belle, il arrête de pianoter et rit tout seul, avec un rire heureux, approbateur. Je regarde ma montre, je regarde notre reflet dans une des vitres du bar, devant moi. Il n'a pas changé. Toujours ce même air confiant, à l'aise, ce même regard un peu désabusé. Moi, je ne sais pas si j'ai changé depuis deux ans. Je commence à penser à partir lorsqu'il se tourne vers moi.

-- J'aimerais beaucoup qu'on se revoie.

Il prend une gorgée, montre son verre vide au serveur pour qu'il lui en apporte un autre.

-- Peut-être qu'on pourrait, tranquillement, tout recommencer ?

Il me regarde, il attend ma réponse. Son veston noir touche le piano à queue et on dirait que les deux -- le piano et le veston-- ne font qu'un.

Un piano noir, un veston noir, sur un plancher noir.

-- Je crois que ce ne sera pas possible. Tu sais, je pars en voyage.

Il a l'air déçu, mais pas trop. Il jette un coup d'oeil au pianiste qui joue l'intro de *Summertime* .

-- Ah oui, où vas-tu ?

-- Je ne sais pas trop.

En disant cela je me lève, je mets mon manteau. Je pose ma main sur son épaule, je ris, sans trop savoir pourquoi, et je lui dis que, peut-être, j'irai jusqu'au bout du monde.

Il fait froid dans la voiture et je ne vois pas bien du tout par le pare-brise mais ce n'est pas grave, je pars tout de suite, sans attendre. Je dois conduire en me penchant pour voir par la petite lisière de vitre dégelée. Je roule rapidement, en écoutant la musique très fort, nerveuse, comme si j'avais peur de manquer un train ou un avion. Quand j'arrive près de chez moi la vitre est complètement dégelée et il fait très chaud dans la voiture. Je ferme le chauffage, je ferme la radio. Je vois la maison, ma maison, au bout du chemin du lac

des Trois Frères, je souris. Je peux commencer mon voyage. Seule. Chez moi. Dans ma petite maison qui n'est pas au bout du monde ... mais presque.

Deuxième partie :

Écrire l'absence

Introduction

Il est sans doute fréquent pour un auteur d'avoir l'impression que son intrigue est insignifiante, ses personnages banals, que son oeuvre n'a pas de profondeur, de message, de visée un tant soit peu élevée; bref, d'avoir l'impression qu'il n'a absolument rien à dire. Chez certains, cette impression est permanente, ce manque semble inhérent à leur personnalité d'écrivain. Ils ne peuvent écrire autre chose que des événements quotidiens vécus par des personnages communs, ternes, anonymes.

Cette impression de n'avoir rien à dire, ce manque, je le vis. Pourtant j'ai toujours su que je voulais écrire et que j'écrirais; pendant quelques années, j'ai essayé d'écrire des histoires captivantes qui fascineraient mes éventuels lecteurs, j'ai essayé d'inventer des personnages forts, exceptionnels, des vies riches exemptes de platitude et d'ennui. Ces histoires, je ne les terminais jamais, car elles ne fonctionnaient pas. Le problème, c'est que je n'écrivais pas ce que j'avais vraiment envie d'écrire. En fait, je ne m'intéressais pas aux aventures et à la psychologie de personnages trop loin de moi pour me paraître réels. Je n'avais pas envie d'écrire les aventures d'un soldat pendant la guerre du Vietnam, les meurtres d'un psychopathe ou les

déboires amoureux d'une riche héritière. J'avais envie de dire que c'est la nuit et qu'il neige. J'avais envie d'écrire la solitude et l'ennui, de décrire un lac, une maison, de dire qu'un vieillard rêve de passer l'hiver à la campagne, qu'il ne peut pas le faire, et qu'il en est malheureux. J'avais envie d'écrire ce qui se passe quand il ne se passe pas grand-chose. Cette impossibilité de s'intéresser à autre chose qu'à des histoires banales, quotidiennes, est peut-être le lot seulement de quelques écrivains, mais elle reflète peut-être aussi, d'une certaine façon, l'état actuel du roman.

Kundera, dans L'art du roman, montre bien les divers aspects de l'être examinés et exprimés par chaque période de l'histoire du roman. Cervantes et ses contemporains découvrent l'aventure et les "[...] premiers romans européens sont des voyages à travers le monde, qui paraît illimité"¹. L'homme est défini par ses actions. Il est ce qu'il fait. Avec Diderot, l'homme veut toujours se révéler par ses actes mais "[entre] l'acte et lui, une fissure s'ouvre"². Avec Richardson, le roman commence à dévoiler les sentiments, à essayer de saisir le moi à travers la vie intérieure de l'homme, tentative qui atteint son apogée beaucoup plus tard, chez Proust et chez Joyce. Entre-temps le roman découvre, avec Balzac, "[...] l'enracinement de l'homme dans l'Histoire

¹ Kundera, Milan, L'art du roman, Paris, Gallimard, 1995, "Folio", p. 18.

² Ibid., p. 36.

[...]”³ . Le monde n’est plus illimité, mais les aventures sont encore présentes. Puis, pour Emma Bovary, “[...] l’horizon se rétrécit à tel point qu’il ressemble à une clôture. Les aventures se trouvent de l’autre côté et la nostalgie est insupportable. Dans l’ennui de la quotidienneté, les rêves et rêveries gagnent de l’importance. L’infini perdu du monde extérieur est remplacé par l’infini de l’âme”⁴ . Plus tard encore, avec Kafka, l’homme n’est plus seulement enraciné dans l’Histoire, comme c’était le cas à l’époque de Balzac, il est prisonnier de l’Histoire. Impuissant. Il ne peut même plus s’évader par le rêve. On ne peut plus imiter les anciens romanciers qui,

[de] la matière étrangère et chaotique de la vie [...] tentèrent d’abstraire le fil d’une rationalité limpide; dans leur optique, le mobile rationnellement saisissable fait naître l’acte, celui-ci en provoque un autre. L’aventure est l’enchaînement, lumineusement causal, des actes. ⁵

On ne peut plus saisir l’être par l’aventure (l’enchaînement de ses actes) parce qu’on a découvert le “[...] caractère paradoxal de l’action[...]”⁶. L’homme pose des actes qui ne le mènent pas où il croyait, des actes qui ne lui ressemblent pas. L’étude de la vie intérieure aboutit elle aussi, selon Kundera, à un paradoxe : “[...] plus

³ M. Kundera, *L’art du roman*, op. cit., p. 15.

⁴ Ibid., p. 19.

⁵ Ibid., p. 75.

⁶ Ibid., p. 36.

grande est l'optique du microscope qui observe le moi, plus le moi et son unicité nous échappent : sous la grande lentille joycienne qui décompose l'âme en atomes, nous sommes tous pareils"⁷ .

Peut-être en sommes-nous là, "[...] à chercher, consciemment ou inconsciemment, une nouvelle orientation"⁸ . Si aucune vérité ne peut désormais fonder le roman, il faut en prendre son parti : comme le dit Kundera "[...] la sagesse du roman, [c'est] la sagesse de l'incertitude [...]"⁹ .

Que faire lorsqu'on écrit sans avoir recours à la profondeur de l'étude psychologique, à la frénésie de l'action, à la peinture sociale ou à la magie du rêve ? Il faut se trouver des alliés. De nombreux écrivains (Flaubert, Maupassant, Kafka, les nouveaux romanciers et après eux Peter Handke, Raymond Carver) ont écrit des livres avec des intrigues banales (apparemment), dont les matériaux sont des personnages communs, anonymes, des livres qui n'expliquent ni ne dévoilent aucune vérité de l'âme ou du monde, des livres qui semblent se contenter de n'avoir rien d'autre à dire et à montrer que cela qui les réjouit ou les désespère.

Nous verrons pourquoi ces écrivains, choisis surtout parmi

⁷ M. Kundera, *L'art du roman*, op.cit., p. 37.

⁸ Ibid., p. 38.

⁹ Ibid., p. 18.

les nouveaux romanciers, ont transformé les concepts de personnage, d'intrigue et de description, et comment ils ont réussi, malgré ces changements ou à cause d'eux, à écrire des chefs d'oeuvre ou du moins à remplir des pages, à écrire des romans qui se lisent et qui sont lus malgré cette absence, ce vide ou cet ennui qui les caractérisent.

Personnage

Le personnage du nouveau roman et de plusieurs romans contemporains est souvent un être anonyme, banal, presque inintéressant. Si le roman traditionnel racontait l'histoire, la vie d'un personnage, maintenant on ne raconte plus la vie d'un homme, mais "[...] l'histoire de quelque chose qui s'est passé en lui, lui-même n'étant que le prétexte ou plutôt le lieu indifférent de cette aventure"¹⁰. Déjà chez Flaubert, puis chez Kafka et Camus, l'approche du personnage commence à changer. On retrouve chez ces auteurs moins d'analyse et de psychologie, mais surtout des personnages plus "ordinaires", sans destinée hors du commun. Cette nouvelle approche du personnage qui, selon Nathalie Sarraute, témoigne d'une méfiance de l'auteur envers le personnage traditionnel, me semble en fait être née du désir de coller à la réalité. En effet, un personnage commun, anonyme, "ordinaire", est

¹⁰ Bloch-Michel, Jean, Le présent de l'indicatif : essai sur le nouveau roman, Paris, Gallimard, 1973, p. 29.

souvent plus proche de la réalité qu'un personnage qui, qu'il soit un être merveilleux ou la pire des crapules, est toujours un être à part, un être extrême. Le personnage anonyme, lui, peut être tout le monde, peut être n'importe qui. Il peut ressembler au livreur de journaux, au voisin, à la caissière du dépanneur.

Ce changement s'intensifie chez les nouveaux romanciers et les personnages de romans deviennent, comme le dit Nathalie Sarraute, des supports, des porteurs d'états. Pour Sarraute, l'absence de personnages colorés n'est pas une tare, elle est au contraire nécessaire à son projet de décrire ou de reproduire les innombrables et évanescents pensées, impressions, sensations qui traversent l'esprit de tout être humain. Les personnages doivent s'effacer pour laisser la place aux mouvements intérieurs qui sont le véritable sujet du récit. Ils ne se dévoilent pas, ne s'expliquent pas, parlent beaucoup sans rien dire qui soit important, se veulent impossibles à analyser. Selon Jean Bloch-Michel, ces "porteurs d'états" ne sont plus vraiment des personnages, mais je crois qu'ils demeurent malgré tout des personnages pour le lecteur qui doit leur imaginer une autre vie, les entendre penser ce qu'ils ne disent pas, ou encore voir dans leur banalité, leur absurdité, l'horreur d'une vie qui pourrait être la sienne.

Le personnage du nouveau roman (mentionnons que les nouveaux romanciers ne se servent pas tous, à l'instar de Nathalie

Sarraute, des personnages comme de simples prétextes), en plus d'être banal, est un personnage dont on ne sait pratiquement rien. Pas d'ancêtres, d'âge et de profession, comme il en avait par le passé. Comme on décrit rarement son apparence physique, le personnage n'a pas de visage et, parfois, nous ne savons même pas son nom. On ne peut pas (ou difficilement) comprendre les raisons de ses agissements et de ses pensées. C'est que, souvent, le personnage n'est plus seulement un personnage, il est aussi le narrateur. Il n'y a donc plus personne d'extérieur à l'histoire pour nous expliquer les personnages et le pourquoi de leur évolution, si évolution il y a. L'emploi récurrent de la première personne rendrait tout "pedigree" du personnage plutôt ridicule. Un être humain ne se présente pas à lui-même, il n'a pas à se nommer, à se décrire, il n'a pas besoin de se rappeler son état civil ou sa profession. Il le sait, il se connaît, contrairement au lecteur qui se retrouve au début du récit dans la conscience d'un personnage dont il ne sait rien. Même lorsque le récit ne se fait pas à la première personne, il n'y a pas d'explication puisqu'il n'y a plus de narrateur omniscient. Le personnage moderne n'est plus le sujet du roman. Il n'est plus décrit, il n'est plus regardé. C'est lui qui regarde.

L'omniscience est morte, l'objectivité aussi. Le narrateur ne décrit que ce qu'il peut percevoir et sa perception peut être faussée (par ses sens, par l'émotion, par la maladie). Cette personne qui

raconte est un être humain et ne peut donc pas être objective puisqu'elle a un passé, une famille, un chat ou un mal de dents. Cette personne qui regarde un endroit bien précis peut fermer les yeux un instant, être éblouie par le soleil, ne voir qu'une partie d'une pièce ou d'un événement. Le narrateur du roman a, comme nous tous qui vivons, une vision de la réalité qui ne peut être que partielle et partielle. Il ne peut pas nous dire tout puisqu'il ne sait pas tout et, qui plus est, il ne peut nous assurer de la justesse de ses connaissances. Souvent il doute et le nouveau roman contient de nombreuses questions, de nombreux "ou", "peut-être", "je ne sais pas". Le doute est présent, par exemple, dès le début de Molloy : "Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement"¹¹ . Même flou ou incertitude dans Moderato Cantabile où les deux personnages principaux parlent à plusieurs reprises de l'assassinat d'une jeune femme qu'ils ne connaissent pas. Cette femme a été vraisemblablement tuée par son amoureux, et ils essaient de reconstituer la scène, de comprendre le mobile du crime, sans jamais être sûr de ce qu'ils avancent : "-- Ils s'étaient connus par hasard dans un café, peut-être même dans ce café-ci qu'ils fréquentaient tous les deux. Et ils ont commencé à se parler de choses et d'autres. Mais je ne

¹¹ Beckett, Samuel, Molloy, L'expulsé (suivis de "Beckett le précurseur" par Bernard Pingaud et du dossier de presse de Molloy), Paris, Union générale d'Éditions, 1951, p. 7.

sais rien [...]”¹² .

Même si on croit que notre personnage est banal et qu'on a rien à dire à son sujet, il faut se rappeler qu'un personnage est avant tout un regard sur le monde. Il suffit de laisser ce regard se poser sur ce qui l'entoure et le personnage n'aura pas besoin de parler de lui pour se dévoiler. Autrement dit, il n'est pas nécessaire d'analyser un personnage pour que celui-ci ait une intériorité. L'intériorité se créera toute seule, grâce à l'extérieur; le monde extérieur contient le monde intérieur, il est en quelque sorte la forme qui l'exprime. “En écrivant, seule doit parler, mot pour mot, la voix intérieure. C'est la voix du dehors, celle des oiseaux par exemple. Écoute la voix du dehors, c'est la voix intérieure”¹³ .

Intrigue

C'est peut-être l'absence de recul du personnage narrateur, sa subjectivité, son manque de vision globale qui fait que nous avons l'impression en lisant un nouveau roman qu'il ne se passe rien. Les nouveaux romanciers n'écrivent pas de romans à partir d'idées préexistantes car “[...] la fonction de l'art n'est jamais d'illustrer une

¹² Duras, Marguerite, *Moderato Cantabile*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, p. 54.

¹³ Handke, Peter, *L'histoire du crayon*, Paris, Gallimard, 1987, “Du monde entier”, p. 230.

vérité - ou même une interrogation - connue à l'avance, mais de mettre au monde des interrogations [...] qui ne se connaissent pas encore elles-mêmes"¹⁴. L'intrigue étant moins "planifiée", elle est moins visible et tend à se confondre à notre vie de tous les jours. Selon Robbe-Grillet, l'intrigue est toujours présente dans les romans contemporains, même dans les nouveaux romans. Cette intrigue a simplement changé, à l'image de l'époque. Le roman traditionnel montrait un monde "[...] stable, cohérent, continu, univoque, entièrement déchiffrable"¹⁵, mais ce monde qui est le nôtre, semble-t-il, ne peut plus être vu avec le même regard. "En somme ce n'est pas l'anecdote qui fait défaut, c'est seulement son caractère de certitude, sa tranquillité, son innocence"¹⁶. Le nouveau roman n'annonçait donc pas, comme on l'a souvent dit, la mort du roman. Les nouveaux romanciers ne font que continuer "[...] la tradition romanesque dans la mesure où le roman a [...] pour objet de représenter et de définir un certain état d'esprit dans une certaine société"¹⁷.

Plutôt que de se laisser terroriser par cette peur qu'il ne se passe rien, l'écrivain devrait revoir sa conception de l'intrigue. On associe souvent l'intrigue à l'action, au suspense, au merveilleux, au

¹⁴ Robbe-Grillet, Alain, Pour un nouveau roman, Paris, Gallimard, 1963, "idées", p. 14.

¹⁵ Ibid., p. 38.

¹⁶ Ibid., p. 38.

¹⁷J. Bloch-Michel, Le présent de l'indicatif, op. cit., p. 46.

drame, rarement au déroulement du temps quotidien, peut-être à cause de tout ces “il était une fois” de l’enfance où les grenouilles se transforment en princes, où les enfants se font attirer par de vilaines sorcières dans des maisons en sucre d’orge. Il n’y a en réalité aucune raison de privilégier certains sujets aux dépens d’autres. Lorsqu’il s’agit de littérature, le récit d’une guerre n’est pas à priori plus intéressant que le récit d’une journée ordinaire dans la vie de monsieur Untel. Comme le dit John Gardner : “Nothing in the world is inherently interesting”¹⁸ .

Pour qu’un récit soit intéressant, l’auteur doit choisir un sujet qui lui tient à coeur et croire que son sujet est important, croire que le quotidien de monsieur Untel peut être sous-tendu par des drames plus ou moins visibles ou donner sur un merveilleux d’une grande richesse. Peut-être pas le drame de Sophie qui doit choisir entre son fils et sa fille, peut-être pas le merveilleux d’Alice au pays des merveilles, mais le drame de la vie qui à chaque instant côtoie la mort, mais le merveilleux à côté duquel nous passons tous les jours sans le voir. Handke et Rilke l’ont dit tous les deux : pour écrire, il faut apprendre à voir les choses, les petits événements de la nature, les objets auxquels on oublie de porter attention. L’écrivain doit apprendre à ne pas passer à côté de “[...] la menue beauté du monde

¹⁸ Gardner, John, The Art of Fiction : Notes on Craft for Young Writers, New York, Alfred A. Knopf, 1984, p. 42.

[...]”¹⁹ . Le quotidien est rempli de sujets, d'événements. Ce qu'on appelle “rien”, ce sont des choses comme l'inaction, la solitude, la lenteur, l'ennui, le silence. Le silence, ce n'est pas rien. Le silence est fait de milliers de petits bruits : la pluie, un arbre qui craque, le vent contre une fenêtre, un voisin qui tond son gazon, etc. L'inaction, comme on peut le voir dans cet extrait où le personnage ne pose aucun acte, c'est un regard posé sur un lieu, un souvenir.

Je me réveille, j'ouvre les yeux. C'est le matin. Je suis couchée depuis hier après-midi. Les rideaux sont mal fermés et je peux voir, un peu, par la fenêtre, ma voiture stationnée devant la chambre, un bout de route, un morceau de ciel nuageux. Il neige encore. Une petite neige fine. Une neige mouillée, semblable à de la pluie. Un hiver, avant d'entrer au bar où tu travaillais, nous nous étions battus, dehors, pour jouer. Il tombait, ce soir-là, des flocons énormes. Les plus gros que j'aie jamais vus. Tu m'avais fait tomber dans le banc de neige, tu m'avais lancé des boules de neige au visage. En fondant, la neige glissait dans mon cou. Je riais, toi aussi, c'était froid. Tellement froid que ça brûlait la peau.

La lenteur, c'est des milliers de petits gestes, de petites pensées qu'on ne remarquerait pas si on allait plus vite, si notre personnage était sans cesse pris par une foule d'activités. La lenteur permet de capter le temps qui passe, elle permet de saisir les sensations et les sentiments du personnage sans avoir à les nommer, ce que ne saurait

¹⁹ P. Handke, L'histoire du crayon, op. cit., p. 103.

faire la vitesse. C'est en grande partie la lenteur de l'extrait suivant (l'extrait raconte trois minutes dans la vie du personnage) qui permet de faire sentir que le personnage est malheureux :

Il est midi. Elle ne sait même pas depuis combien de temps elle ne dort plus. Elle ne bouge pas. Les yeux posés sur le réveille-matin. Quatre jours. Ça fait seulement quatre jours qu'elle est partie. Ça fait seulement quatre jours qu'elle ne l'a pas vu. Par terre, à côté du réveille-matin, deux assiettes avec des miettes de pain, trois verres pleins d'empreintes, un livre ouvert. Elle a lu deux pages, peut-être, en quatre jours. Elle ne se souvient plus. Cet éclat dans ses yeux. Elle est partie à cause de cet éclat dans ses yeux. Comme de la glace. Comme de la froideur. Comme de l'indifférence. Quatre jours qu'elle n'a pas ôté ses verres de contact et que ses yeux sont secs. Quatre jours qu'elle bouge à peine de ce lit. Une éternité. Il y a sept boutons sur son réveille-matin. ON, OFF, TIME, HOUR, MINUTE, ALARM, SNOOZE. Peser sur snooze jusqu'à ce que ça ne soit plus possible, jusqu'à ce que le temps n'existe plus. Dormir. Dormir sans arrêt pour ne plus penser, pour ne plus voir ce petit éclat trop brillant, ce petit éclat insupportable. Elle entend son voisin qui arrive. Il met de la musique. C'est beau. Elle n'en est pas certaine, mais elle croit que c'est une symphonie de Mahler. Il est midi trois. Dormir. Off.

Ce qu'on appelle rien, ce n'est pas rien. C'est le monde, c'est la vie, ça peut devenir tout. "Pourquoi donc attendre l'apparition d'un miracle ? Seul le quotidien devrait se manifester"²⁰.

Écrire ce qui est là, ce qui nous entoure, ces petits

²⁰ P. Handke, L'histoire du crayon, op. cit., p. 20.

événements qui se produisent chaque jour autour de nous, en nous, sans chercher à tenir un “grand sujet”. En se servant de ses propres images, l'écrivain aura nécessairement une histoire, un sujet, qui, même s'il lui paraît banal, deviendra un grand sujet simplement en étant sien. Carver a écrit des nouvelles superbes qui avaient des sujets tout simples, apparemment banals : un homme et une femme passent une nuit blanche à parler (de maladie, de mort) après s'être fait réveiller par le téléphone, une serveuse sent que sa vie va changer après avoir servi un homme obèse, une jeune femme essaie de raconter ce qu'elle a ressenti en dansant sur la pelouse avec un type qui vendait toutes ses choses pour trois fois rien et qui avait l'air désespéré ou fou. Et le sujet d'En attendant Godot , si on n'y cherche pas de signification philosophique ou théologique, est tout aussi simple. Deux hommes attendent quelqu'un qui ne vient pas. Ces écrivains ne montrent plus le côté exceptionnel de l'homme et du monde, mais ses aspects les plus communs, quotidiens, présents. Ce qui rend un sujet intéressant, ce n'est pas ce qu'il a d'extraordinaire, mais ce qu'il a d'unique. Qu'une jeune femme regarde la cime d'un sapin dans un grand ciel tout bleu et se sente étrangement mal, petite, insignifiante, cela ne se produit qu'une seule fois. Si l'expérience se répète un autre jour, ou pour une autre personne, cela ne sera jamais exactement pareil. Et si ce moment n'est pas décrit, il est perdu :

Mais si je ferme les yeux en ce moment, si je ne parviens pas à voir ce raccord entre le présent et le passé qui consiste en un wagon de troisième classe où je suis assis, au milieu d'écoliers qui retournent chez eux pour les vacances, un moment de l'histoire humaine aura été privé de contemplateur.²¹

Non seulement il n'est pas nécessaire d'avoir un sujet hors de l'ordinaire pour écrire, mais nous pourrions même dire que parfois il n'est pas nécessaire d'avoir un sujet ou un plan avant de commencer un texte. Ce sujet ou ce plan pourrait, à la limite, être une entrave à la liberté de l'écrivain. Il est indispensable, selon Henry James, pour qu'un roman soit bon, que l'auteur ait une totale liberté de dire les choses comme il les sent. "The tracing of a line to be followed, of a tone to be taken, of a form to be filled out, is a limitation of that freedom and a suppression of the very thing that we are most curious about"²².

Il faut avoir confiance en l'écriture. Faire confiance aux mots. Le texte en dit toujours plus que ce que l'écrivain a voulu exprimer. D'abord parce que l'auteur, même en ayant un personnage apparemment différent de lui, dévoile toujours, sans le savoir, sans le vouloir, quelque chose de lui. C'est cette part d'inconscient qui fait que deux écrivains qui écrivent la même histoire, ou que deux personnes qui racontent le même événement, expriment en fait quelque chose de

²¹ Woolf, Virginia, Les vagues, Paris, Le livre de poche, 1995, "biblio", p. 77.

²² James, Henry, The Art of Fiction and Other Essays, New York, Oxford University Press, 1948, p. 8

tout à fait différent. En plus de l'inconscient de l'écrivain, qui joue un grand rôle dans le processus de l'écriture, il y a aussi ce que Michel Butor appelle "l'inconscient de la langue". "[...] les structures de la langue ont des possibilités qui débordent toujours ce qu'on en connaît ... C'est pourquoi il y a toujours dans ce qu'on écrit autre chose que ce qu'on a cru y mettre"²³ .

Les mots ont, en effet, cette particularité d'avoir plusieurs significations, et ces mêmes mots peuvent prendre des sens différents d'une personne à une autre. Jamais deux lecteurs ne comprendront un même récit exactement de la même façon, jamais l'auteur ne saura tout ce qu'il a pu exprimer en écrivant : "Ce jour-là, il pleuvait".

Le sujet peut se créer au fil de l'écriture. Écrire en se laissant porter par la magie de l'écriture, par une certaine part d'inconscient, d'innocence, de liberté, donnera quelque chose de plus proche du réel et des véritables impressions de l'être qu'écrire en suivant un plan trop strict.

Description

La première chose à faire lorsqu'on a ni inspiration, ni

²³ Élaho, Raymond Osemwegie, Entretiens avec le Nouveau roman: Michel Butor -- Robert Pinget -- Alain Robbe-Grillet -- Nathalie Sarraute -- Claude Simon, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1985, p. 17.

sujet, ni personnages exceptionnels, c'est de décrire. Les romans contemporains sont beaucoup plus descriptifs que les premiers romans européens. Peut-être en partie parce qu'un texte narratif implique que l'auteur ait certaines certitudes, certaines croyances, et que les grandes conceptions du monde (le mariage, la religion, la politique) qui, par le passé, donnaient un sens à la vie, ne génèrent aujourd'hui que doute et questionnement, peut-être aussi à cause de la place de plus en plus grande que prend l'image dans notre quotidien, surtout depuis l'invention du cinéma. Jean Bloch-Michel fait remarquer, dans Le présent de l'indicatif, que les mots, contrairement aux images, ne peuvent décrire les choses objectivement puisqu'ils ont toujours de multiples significations, un contenu émotif ou culturel. Un texte, même descriptif, tout comme une sonate ou un tableau, révèle toujours un état d'âme. Il était impossible d'imaginer, avant la photographie et le cinéma, une image objective du monde. L'image, elle, "[...] *peut* ne rien signifier du tout, exclure toute possibilité d'interprétation, supprimer l'"état d'âme" du créateur, devenir une représentation parfaitement objective des choses, telles qu'elles pourraient se présenter à un oeil inhumain, à un oeil indifférent"²⁴. La découverte du cinéma est en quelque sorte la découverte du réel. La caméra montre les choses. Et certains écrivains ont voulu, eux aussi, non pas atteindre l'objectivité,

²⁴ J. Bloch-Michel, Le présent de l'indicatif, op. cit., p. 94.

mais montrer le monde, ne plus se servir “[...] d’images littéraires, mais d’images visuelles, d’images qui tendent à être la représentation la plus exacte possible des choses telles qu’elles sont”²⁵ .

Dans la plupart des romans, du moins jusqu’au dix-neuvième siècle, la description était utilisée pour poser le cadre de l’action. La description était une parenthèse qui interrompait, le temps d’un éclaircissement, le cours du roman. La narration primait puisque l’intérêt du texte était avant tout l’action, les aventures vécues par le personnage, les actes qu’il posait:

Dans une telle optique, toute description apparaît non seulement superflue mais [...] importune, puisqu’elle vient se greffer de façon parasitaire sur l’action, interrompt son cours, ne fait que retarder le moment où le lecteur va enfin découvrir le sens de l’histoire.²⁶

Chez Balzac, les descriptions sont fort nombreuses mais souvent perçues par le lecteur comme importunes (Qui n’a pas sauté des paragraphes et même des pages de descriptions balzaciennes ?) La description prenait plus de place, mais elle n’était pas toujours essentielle. C’est à partir de Flaubert et surtout chez les écrivains du vingtième siècle que les descriptions deviennent importantes. On ne peut plus les sauter. Elles ne peuvent plus être balayées du revers de la main par des écrivains (et des lecteurs) pressés d’en arriver au fait.

²⁵ J. Bloch-Michel, Le présent de l’indicatif, op.cit., p. 98.

²⁶ Simon, Claude, Discours de Stockholm, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986, p. 17.

Lorsqu'on veut écrire la réalité d'un être, c'est-à-dire ce que cet être perçoit, la description prend nécessairement une très grande place. Elle fait désormais partie intégrante du récit.

On écrira toujours une histoire, même en ne faisant que décrire, même en croyant être incapable d'inventer des intrigues, des anecdotes.

La description remplace la narration : elle nous donne les indices des actions qu'on ne nous raconte pas directement. Elle donne les "traces" de ces actions, leurs conséquences, les bruits qu'elles provoquent, les objets qu'elles déplacent.²⁷

Il en est de même pour les sentiments. Plutôt que de décrire ou d'analyser les émotions et les sentiments, il vaut mieux décrire les choses, les lieux, les gestes qui les ont provoqués ou qui y sont rattachés. La force de la description, c'est que tout devient concret. L'écrivain devrait, comme le conseille John Gardner, montrer et non pas dire. Ne pas dire que le personnage est malheureux mais décrire son attitude, ses gestes, son regard. "One can feel sad or happy or bored or cross in a thousand ways : the abstract adjective says almost nothing. The precise gesture nails down the one feeling right for the moment"²⁸ .

Jean Thoraval, Nicole Bothorel et Francine Dugast

²⁷ Thoraval, Jean; Bothorel, Nicole; Dugast, Francine, Les nouveaux romanciers, Paris, Bordas, 1976, "Études", p. 109.

²⁸ J. Gardner, The Art of Fiction, op. cit., p. 33.

distinguent, dans Les nouveaux romanciers, deux types de description, la description objectale, qui serait une description extrêmement précise d'objets, de mouvements ou d'êtres auxquels le romancier ne donne aucune signification, et la description subjective, où au contraire les objets décrits sont visiblement déformés, colorés, changés par le regard de celui qui décrit. Il me semble plutôt que toute description, aussi froide soit-elle, est nécessairement subjective. Il y a toujours quelqu'un qui décrit, qui regarde, qui écoute, qui sent, qui nous livre une histoire "vécue", une histoire qui se fait sous nos yeux; et si la description faite par le personnage est froide et précise, cela peut aussi révéler quelque chose de lui : de la froideur, de l'indifférence, un vide, le désir de ne penser qu'à des détails extérieurs pour oublier quelque chose, un grand sens de l'observation, n'importe quoi. La nouveauté chez les nouveaux romanciers, ce n'est pas l'objectivité des descriptions. Les descriptions, qu'on le veuille ou non, révèlent toujours quelque chose, ont toujours un sens, comme c'était le cas dans le roman balzacien. Ce qu'il y a de nouveau, c'est qu'avant d'avoir un sens, les objets ont maintenant une présence, et qu'ils ne sont plus perçus par un narrateur omniscient.

Donc lorsqu'on se retrouve sans sujet, sans inspiration, on peut toujours décrire. Oui mais décrire quoi ? Il faut décrire ce qui est là. Et ce qui est là, toujours, nécessairement, c'est le lieu : "Les grands

poètes n'étaient-ils pas avant tout des gens qui connaissaient parfaitement un lieu ?”²⁹. Il y a toujours un lieu, même si rien apparemment ne s’y produit, et si on s’applique à décrire un lieu, ne serait-ce que le lieu où l’on est lorsqu’on écrit, il s’y produira toujours quelque chose : décrire un lieu (et ce qui s’y trouve) nous rappelle nécessairement des gestes que nous y avons posés, des gens qui y sont venus, que nous avons attendus. Décrire un lieu présent nous fera revoir un lieu passé, un ailleurs. Des milliers d’histoires peuvent ainsi naître d’un seul lieu.

En décrivant un lieu, nous décrivons toujours le temps et surtout le présent. S’il ne se passe rien, si le texte ne fonctionne pas, c’est peut-être que nous allons trop vite, que nous passons par dessus ces petits détails qui font qu’un moment est important. “Je sais, en faisant l’expérience du présent calme, sans secret et splendide, que dans le travail je ne dois à aucun moment penser en avant des choses [...]”³⁰ . Il faut décrire “[...] ce que le présent, pacifiquement, donne à voir [...]”³¹ . Milan Kundera, dans Les testaments trahis (“À la recherche du présent perdu”) montre bien que le roman d’avant Flaubert avait “perdu” le temps présent. On y résumait les événements plutôt que de les revivre, on racontait ce qui était essentiel à la

29 P. Handke, L’histoire du crayon, op. cit., p. 175.

30 Ibid., p. 135.

31 Ibid., p. 59.

compréhension, “[...] le concret acoustico-visuel de la situation dans toute sa continuité [était] perdu”³². Le présent des romans n’était pas ce qu’il est en réalité, c’est-à-dire des bruits, des mouvements, des couleurs, des pensées, mais quelque chose d’abstrait, d’atemporel.

L’écrivain doit apprendre à rester dans le présent, dans le réel, écrire ce qui est, sans se soucier de l’imagination :

L’expérience de la vérité, lorsqu’on tente d’en faire le récit, fait naître, d’elle-même, l’invention. Les circonstances extérieures de cette expérience se décalent alors nécessairement pour rendre la vérité sensible, puis elles reprennent leur place dans l’invention.³³

Même le passé peut, d’une certaine façon, être mis au présent. Il suffit de ne pas forcer les souvenirs mais de cueillir ceux qui se présentent à l’esprit, de ne pas résumer le passé mais de le présenter, comme au cinéma, sous forme de “flash back”, de ne pas raconter les souvenirs mais de les revivre par l’écriture, ce qui est une façon d’écouter le présent et de rendre présentes ces scènes du passé.

C’est avec Flaubert, selon Kundera, que le roman commence à véritablement rendre compte du présent, en décrivant à la fois les moments importants et les banalités qui se côtoient sans cesse, en essayant de coller à la réalité dans tout ce qu’elle a de contradictoire, d’imprécis, de non-romanesque.

³² Kundera, Milan, Les testaments trahis, Paris, Gallimard, 1993, p. 153.

³³ P. Handke, L’histoire du crayon, op. cit., p. 77.

Pourquoi écrire le présent malgré sa banalité, son manque d'action, de vitesse ? Parce que si on perd le concret du présent "on meurt sans savoir ce qu'on a vécu"³⁴ . Lorsqu'un roman a perdu le présent, lorsqu'il y a dans un roman une suite ininterrompue d'événements, d'actions, c'est souvent que le roman a évité le sujet le plus important, peut-être le seul sujet nécessaire à toute oeuvre, c'est-à-dire le temps. La vie est faite de temps, et l'homme tente de remplir sa vie et ses livres pour ne pas voir le temps qui passe, et qui le mène vers la mort. Écrire le présent sans le résumer ou le schématiser, ce qui est une façon de l'abolir, c'est écrire le temps en train de suivre sa route, c'est écrire la vie et ce qu'elle contient déjà de mort.

Conclusion

En somme, pour écrire, il faut oublier ce qui nous manque et plutôt se servir de ce que nous avons. Développer ses sens, son regard, cultiver son innocence, sa naïveté, qualités essentielles à l'écriture. Il faut, chaque jour, voir le monde comme si on le voyait pour la première ou la dernière fois. Se servir de toutes nos pensées, de tous nos souvenirs, de ce monde qui nous entoure et qui nous

³⁴ M. Kundera, Les testaments trahis, op. cit., p. 154.

forme. “Try to be one of the people on whom nothing is lost!”³⁵ .

Ne pas paniquer devant l'absence d'inspiration. Certains écrivains ont une idée assez précise de ce qu'ils *veulent* écrire (et non de ce qu'ils *vont* écrire), certains n'ont qu'une image un peu floue, d'autres n'ont pratiquement rien. “L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité”³⁶ . Si on pouvait connaître, dès le départ, le résultat, le produit fini, probablement que l'écriture perdrait tout son pouvoir d'évocation, de découverte. Et on cesserait d'écrire, ou on écrirait des livres dont le mystère est exclu, des livres qui ont oublié l'être alors que justement, selon Kundera, “[...] la raison d'être du roman est de tenir le “monde de la vie” sous un éclairage perpétuel et de nous protéger contre “l'oubli de l'être” [...]”³⁷ .

Cette impression que l'on a rien à dire vient peut-être d'un manque de confiance, non pas en ses capacités d'écrivain mais en soi. Ainsi l'écriture est aussi une invention de soi, quelque chose qui nous amène à simplement croire que nous sommes unique, que nous sommes intéressant. Croire qu'il est possible qu'avant nous, “[...] on n'ait encore rien vu, rien su, rien dit qui soit réel et important [...] qu'on ait eu des millénaires pour regarder, pour réfléchir, pour

³⁵ James, Henry, The Art of the Novel , New York, Charles Scribner's sons, 1962, p. 11.

³⁶ Duras, Marguerite, Écrire, Paris, Gallimard, 1993, p. 64.

³⁷ M. Kundera, L'art du roman, op. cit., p. 29.

enregistrer et qu'on ait laissé passer ces millénaires comme une récréation dans une école, pendant laquelle on mange sa tartine et une pomme"³⁸.

Il faut vouloir écrire. Accepter que c'est bien ce que nous voulons (devons) faire. Perdre un peu, s'il le faut, ce rêve d'écrire de grandes oeuvres qui peut être paralysant. Ne plus rêver d'écrire mais écrire : "[...] writing, after all, is only writing [...]"³⁹. Devant sa page blanche ne pas penser au livre, au roman à faire mais à la phrase, à ce que nous allons écrire tout de suite, à l'instant, à ce petit détail sur le chemin qui nous a fait cesser notre marche.

Si vous vous accrochez à la nature, à ce qu'il y a de simple en elle, de petit, à quoi presque personne ne prend garde, qui, tout à coup, devient l'infiniment grand, l'incommensurable, si vous étendez votre amour à tout ce qui est, si très humblement vous cherchez à gagner en serviteur la confiance de ce qui semble misérable, --alors tout vous deviendra plus facile [...].⁴⁰

Au fond, écrire l'absence n'est possible que par cet acte d'amour de "tout ce qui est" : l'écrivain qui n'a rien à dire est en quelque sorte condamné à tout regarder et voilà que peu à peu il s'éprend de ce qu'il voit au point de bénir le manque d'inspiration qui

³⁸ Rilke, Rainer-Maria, Les carnets de Malte Laurids Brigge, Paris, Gallimard, 1991, "Folio", p. 38-39.

³⁹ Gardner, John, On Becoming a Novelist, New York, Harper & Row, 1983, p. 137.

⁴⁰ Rilke, Rainer-Maria, Lettres à un jeune poète, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1994, "Les Cahiers Rouges", p. 43.

lui a révélé tout cela.

Bibliographie

Ouvrages sur la création littéraire :

Duras, Marguerite, Écrire, Paris, Gallimard, 1993, 146 p.

Etiemble et Etiemble, Jeannine, L'art d'écrire, Paris, Seghers, 1970, 638 p.

Gardner, John, On Becoming a Novelist, New York, Harper & Row, 1983, 150 p.

Gardner, John, The Art of Fiction : Notes on Craft for Young Writers, New York, Alfred A. Knopf, 1984, 224 p.

Handke, Peter, L'histoire du crayon, Paris, Gallimard, 1987, "Du monde entier", 254 p.

Handke, Peter, Images du recommencement, Paris, Christian Bourgois, 1987, 86 p.

Handke, Peter, Espaces intermédiaires : Entretiens de Herbert Gamper avec Peter Handke, Paris, Christian Bourgois, 1992, 267 p.

Hemingway, Ernest, On Writing, New York, Charles Scribner's sons, 1984, 140 p.

James, Henry, The Art of the Novel, New York, Charles Scribner's sons, 1962, 348 p.

James, Henry, The Art of Fiction and Other Essays, New York, Oxford University Press, 1948, 240 p.

Kundera, Milan, L'art du roman, Paris, Gallimard, 1995, "Folio",
197 pages.

Kundera, Milan, Les testaments trahis, Paris, Gallimard, 1993,
324 p.

Maupassant, Guy de, "le roman" préface à Pierre et Jean, Paris, Éditions
Garnier Frères, 1959, p. 3-23.

Rilke, Rainer-Maria, Lettres à un jeune poète, Paris, Éditions Bernard
Grasset, 1994, "Les Cahiers Rouges", 147 p.

Woolf, Virginia, "The Art of Fiction" dans Granite and Rainbow, New
York, Harcourt, Brace and company, 1958, p. 9-145.

Ouvrages sur le nouveau roman :

Astier, Pierre A.G., La crise du roman français et le nouveau réalisme
(essai de synthèse sur les nouveaux romans), Paris, Nouvelles
Éditions Debesse, 1968, 347 p.

Bloch-Michel, Jean, Le présent de l'indicatif : essai sur le nouveau
roman, Paris, Gallimard, 1973, 213 p.

Butor, Michel, Essais sur le roman, Paris, Gallimard, 1992, "tel", 184 p.

Élaho, Raymond Osemwegie, Entretiens avec le nouveau roman :
Michel Butor-- Robert Pinget-- Alain Robbe-Grillet-- Nathalie
Sarraute-- Claude Simon, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1985,
68 p.

Janvier, Ludovic, Une parole exigeante : Le nouveau roman, Paris,
Les éditions de Minuit, 1964, 184 p.

Kadish, Doris Y., Practices of the New Novel in Claude Simon's *L'herbe*
and *La route des Flandres*, Fredericton, York Press, 1979, 105 p.

Robbe-Grillet, Alain, Pour un nouveau roman, Paris, Gallimard, 1963, "Idées", 183 p.

Sarraute, Nathalie, L'ère du soupçon : essais sur le roman, Paris, Gallimard, 1956, "Idées", 184 p.

Simon, Claude, Discours de Stockholm, Paris, Les éditions de minuit, 1986, 30 p.

Thoraval, Jean; Bothorel, Nicole; Dugast, Francine, Les nouveaux romanciers, Paris, Bordas, 1976, "Études", 256 p.

Romans :

Beckett, Samuel, Molloy, L'expulsé (suivis de Beckett le précurseur par Bernard Pingaud et du dossier de presse de Molloy), Paris, Union générale d'Éditions, 1951.

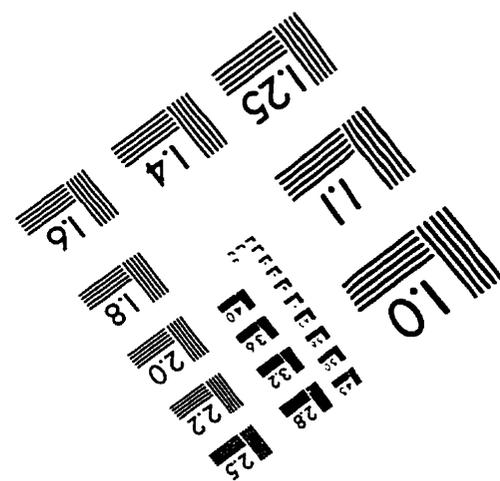
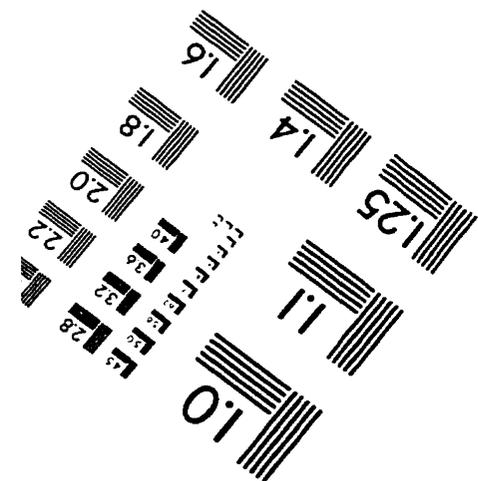
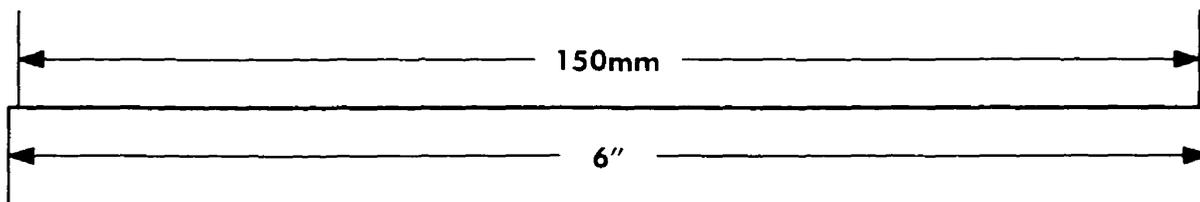
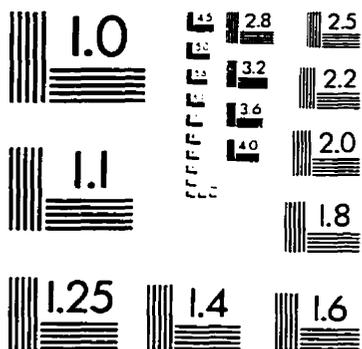
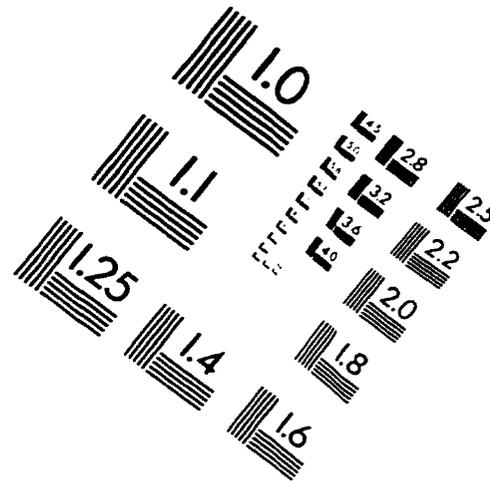
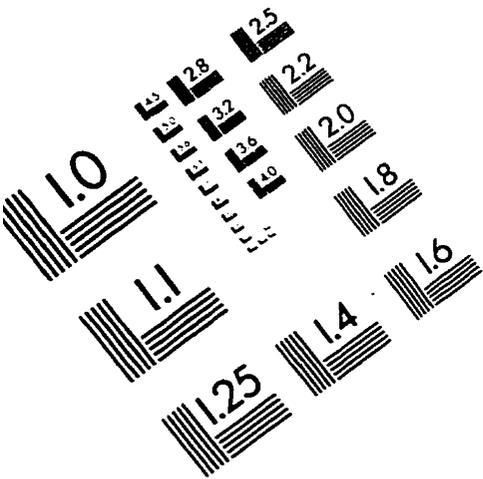
Duras, Marguerite, Moderato Cantabile, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, 155 p.

Rilke, Rainer-Maria, Les carnets de Malte Laurids Brigge, Paris, Gallimard, 1993, "Folio", 283 p.

Robbe-Grillet, Alain, Le voyeur, Paris, Les éditions de Minuit, 1955, 254 p.

Woolf, Virginia, Les vagues, Paris, Le livre de poche, 1995, "Biblio", 317 p.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved